

AMICALE DES ANCIENS ET AMIS DU 1^{er} REGIMENT DE CUIRASSIERS



Numéro Spécial : Les 100 ans de Barthélemy PAUL



9 Février 2020 - AUBAGNE - Bon Anniversaire Barthélemy !

Bulletin de liaison n° 45 – Juillet 2020





Sommaire du présent numéro

- | | |
|---|------|
| • La lettre du président | p.03 |
| • Mot du secrétaire général | p.04 |
| • Barthélemy PAUL : 100 ans ! | p.05 |
| • « A la Pointe du Combat » par Barthélemy PAUL | p.06 |

COTISATIONS 2020:

Le montant annuel de la cotisation est modeste : 20 Euros, soit seulement 1,67 Euro par mois ...

Adressez sans plus tarder votre règlement à

" Amicale des Anciens et Amis du 1^{er} Régiment de Cuirassiers "

à l'Adjudant Philippe Moëller, Trésorier de l'Amicale
5 Rue de Pouilly 02270 COUVRON

Avis important:

Conformément aux statuts de l'amicale qui prévoient à l'article 4 que « Peut-être suspendu par décision du comité tout membre qui, après rappel, néglige d'acquitter sa cotisation dans un délai de 2 ans » et en application des décisions prises lors des dernières assemblées générales, le secrétaire général, par la présente insertion au Bulletin de Liaison, invite les membres de l'amicale qui restent redevables des cotisations des trois dernières années à s'en acquitter au plus vite. Faute de règlement au 31 décembre 2020 les membres défaillants seront suspendus.

Chers camarades et amis, vous devez visiter et faire connaître notre site internet : www.ami1rc.org où vous pourrez retrouver l'ensemble des bulletins de liaison parus à ce jour, dans leur version courte. La version complète du bulletin est désormais adressée par mail aux adhérents à jour de leur cotisation.



Ce bulletin est le vôtre, aussi n'hésitez pas à nous proposer des articles





La lettre du Président

Saint-Jean-en Val le 1^{er} septembre 2019

Chers Amis et chers Anciens,

Les circonstances particulières qui ont frappé notre pays avec le COVID 19, ont mis en évidence nos faiblesses au niveau politique et sanitaire : Absence de masques, de gel hydroalcoolique, de respirateurs et de lits de réanimation. Parallèlement il faut souligner la contribution et le dévouement extraordinaire de nos soignants qui méritent toute notre reconnaissance.

Les Armées, dans le cadre de l'opération « Résilience » ont également participé avec efficacité au niveau sanitaire et logistique à la lutte contre le COVID.

A ce jour, je n'ai reçu aucune nouvelle concernant mes camarades qui auraient pu être touchés par ce fléau, par contre j'ai mis plus d'un mois à me remettre (mars - avril) de cette foutue grippe...

Je viens de recevoir le dernier bulletin « avenir et tradition » qui nous permet de garder quelques liens avec l'UNABCC et notre amicale. C'est en le lisant que j'ai appris la prise de commandement du Colonel Antoine VERLEY au 12^{ème} RC le 24 juin dernier.

J'en profite pour lui souhaiter en mon nom et au nom de notre amicale, plein succès à la tête de ce beau Régiment.

Je voudrai profiter de cette lettre pour remercier le Lieutenant- Colonel Bernard LAGRANGE (Ancien du 1^{er} RC) délégué général de l'UNABCC pour les contacts étroits qu'il entretient avec notre amicale.

Cher Amis j'espère que cet épisode douloureux pour notre pays touche à sa fin. Avec notre secrétaire général nous vous tiendrons informés des activités à venir.

Enfin ! n'oubliez pas votre cotisation nos avoirs sont au plus bas.

Un dernier mot sur notre effectif qui ne cesse de diminuer, (comme partout ailleurs).

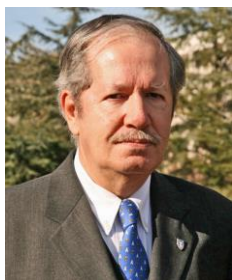
Comment retrouver des liens plus fraternels et plus constants avec le 12^e Cuir ? J'ai essayé plusieurs fois mais je n'ai pas de retour....

Gardons le moral, j'espère que ce petit mot vous trouvera en bonne santé !

Meilleurs souvenirs à tous,

*Le LCL (er) Jean-Pierre REY
Président de l'Amicale des Anciens et Amis
du 1^{er} Régiment de Cuirassiers*





Le mot du secrétaire général

Marseille le 1^{er} juillet 2020

Chers Camarades

La parution de ce 45^e bulletin de liaison intervient avec encore une fois un peu de retard imputable comme vous vous en doutez bien à la pandémie du covid-19...

Quelques semaines avant la période de confinement j'ai été invité à participer au 100^e anniversaire de notre camarade Barthélemy PAUL dans sa maison de retraite à Aubagne le 9 février dernier.

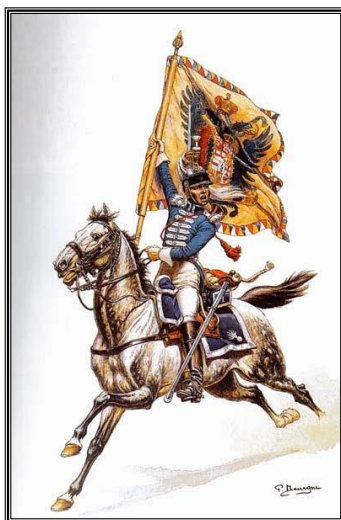
Un bel événement qui justifie à lui seul la publication du présent numéro spécial de notre bulletin.

Vous trouverez ci-dessous quelques photos prises sur place.

L'amicale a offert à notre camarade pour cette occasion une gravure encadrée de Benigni représentant un trompette du 1^{er} régiment de cuirassiers ramenant un drapeau Autrichien lors de la bataille d'Austerlitz.

Bien cordialement à tous,

Le LTN (H) Paul BARON



Barthélemy PAUL a 100 ans !



Barthélemy PAUL en famille le 9 février 2020



**A gauche le Maire de KAYSERSBERG
et Madame Suzanne ANCEL, tous deux venus spécialement d'Alsace**

A LA POINTE DU COMBAT

Mémoires de guerre d'un jeune cuirassier

Parallèlement au journal des opérations que mena le 2^e escadron du 1^{er} Cuirassiers du 9 octobre 1944 au 8 mai 1945, je me suis permis d'insérer quelques notes personnelles sur les événements que j'ai vécu pendant toute cette campagne et dont je voudrais témoigner ici.

BARTHELEMY PAUL, ANCIEN DU 2^e ESCADRON, 1^{er} CUIRASSIERS



Trois cuirassiers de l'équipage du char LONGWY II:
Aide-pilote, Barthelemy Paul - Tireur, Alfred Buisson -
Chargeur, Raymond Auizerate



Barthelemy Paul à Kaysersberg en 1987

PREFACE

Raconter chaque combat vécu d'une guerre pose parfois un certain problème. C'est l'éloignement des années passées depuis la fin des hostilités à aujourd'hui qui m'a contraint à écrire ces pages.

J'ai essayé de puiser dans ma mémoire tant de souvenirs ! Il m'a fallu beaucoup de patience et de réflexion pour analyser les divers événements vécus. J'ai voulu remettre en mémoire tous les faits importants.

Tout au début de l'offensive, j'avais trouvé un petit carnet où chaque jour, je faisais un peu revivre mes impressions, les faits essentiels que je vivais. Ce petit carnet était pour moi le seul témoin dont je possédais l'écriture. Dans le cas où il me serait arrivé malheur, il serait resté la preuve vivante de mes aventures.

Les pages que l'on lira sont toutes imprégnées d'épisodes tragiques, d'assauts furieux ainsi que de nos souffrances physiques.

Comment un jeune cuirassier s'est-il soudain trouvé mêlé à une des plus effroyables batailles de son époque ? Comment a-t-il pu se sortir de cette tourmente, de ce piège mortel qu'est la guerre ?

Chaque offensive déclenchée était pour lui un drôle de dilemme. Chaque fois qu'il partait dans son engin blindé, il n'était pas certain d'en revenir vivant. Mais Dieu l'a exaucé !... Et il n'a pas oublié ses camarades qui sont restés sur les champs de bataille, ses chers camarades qui avaient eu tant d'espoir de revoir leur patrie et qui au moment de l'embarquement en Afrique du nord, ne se doutaient pas qu'un jour ils reviendraient sur cette terre de France pour y mourir.

C'est en mémoire d'eux que je veux remettre sur ces pages les différents combats que nous avons exécuté ensemble et que d'où qu'ils soient ils pensent que je ne les ai pas oubliés.





Marquage des chars du 1^{er} cuir et du 2^e escadron fin 1944

17 OCTOBRE 1944 :

Depuis le 9 OCTOBRE, l'escadron est cantonné dans plusieurs villages de la Haute-Saône. Il pleut sans arrêt, aussi nous restons le plus souvent à l'intérieur des granges qui nous servent d'abri. Couchés dans le foin on passe notre temps à rien faire. Nous apprenons qu'un ordre officiel du général DE LATTRE DE TASSIGNY va nous accorder des permissions à un rythme accéléré. Les bonnes nouvelles de ce genre se répandent facilement bien vite dans toutes les unités. Enfin ! Une véritable permission après trois ans d'absence de chez nous. Mais très vite : Désillusion !

Un contre-ordre arrive aussi vite plus de permission ! ! Que se passe-t-il ? Ce n'est que bien plus tard que nous eûmes la réponse. C'est au moment où le commandement Français lançait cet ordre de permission qu'il va tout faire pour donner le change à l'ennemi, le tromper sur nos véritables intentions. Ce plan d'intoxication judicieusement mis au point est aussitôt appliqué.

Ces fausses instructions tombent par hasard entre les mains des services de renseignement ennemis. Pendant ce temps toutes nos troupes montent vers les Vosges d'où elles redescendront jusqu'aux bases de départ tous feux éteints les deux nuits précédant l'attaque.

19 OCTOBRE 1944 - 14 NOVEMBRE 1944 :

Nous partons du village de PONCEY en Haute-Saône. Il pleut, notre cantonnement est un véritable borbier ou l'on patauge à longueur de journée. Nous allons près de FONTENOY-le-CHÂTEAU, puis à FLEUREY-les-SAINT-LOUP. On n'arrive plus à sécher nos vêtements imprégnés d'eau. Nos rares sorties sont pour aller de nos engins blindés à nos abris et nous trempent de plus belle. Arrivés à ESPRELLE le 13 novembre, on nous annonce nous passerons à l'attaque le lendemain non loin de BELFORT. L'escadron fait alors mouvement en direction de VILLERSEXEL. L'ordre d'attaque en direction d'HERICOURT nous arrive le 14 novembre soir à 20h00. Nous devons déboucher d'ONANS sur le village d'ARCEY le 15 novembre...

15 NOVEMBRE 1944 :

Nous arrivons à 10h00 sur nos positions d'attente. Le moral est magnifique, la confiance emplit nos coeurs. C'est la première fois que nous allons affronter l'ennemi et avoir ainsi notre baptême du feu. Nous avons un petit serrement au coeur. Pour un mois de novembre il fait bien sombre ce matin-là. Le brouillard tombe en une masse uniforme. Rien ne permet de deviner que deux armées se trouvent face à face pour une lutte à mort.

Assis à mon poste de combat, l'oeil visé au périscope, une bande engagée dans ma mitrailleuse de capot, je regarde angoissé la vision d'un ciel automnal. Beaucoup de choses me passent par la tête à cet instant. Chaque peloton occupe une base de départ. Avant l'assaut, les hommes fument une dernière cigarette...

Nous devons faire une brèche dans le dispositif ennemi, entre le Doubs et la forêt de Grange, atteindre la rivière la « Lisaine », sauter sur Belfort ou au contraire nous couvrant face à Belfort nous ouvrir un accès dans la coulée du canal du Rhône au Rhin. Le déclenchement de l'attaque avait été fixé en principe le 1er novembre, mais ce jour-là les conditions atmosphériques furent déplorables. Le sol était recouvert d'une neige qui tombait sans interruption empêchant de lancer l'opération. De toute façon, nos chars ne pouvaient sortir des routes s'en s'embourber. De temps en temps quelques tirs de « minen » passent au-dessus de nos têtes et vont s'écraser un peu plus loin dans les bois. Il est 12h30.

Tout à coup, un tir de barrage effectué par plus de quatre cents canons de tout calibre se déclenche. Le vacarme est impressionnant, des lueurs blanches et oranges accompagnées de geysers noirs fleurissent les trajectoires des projectiles. A la limite de la forêt, on aperçoit des silhouettes filant vers l'abri des sapins en faisant quelques sauts de puces. Les éclairs des départs se succèdent sans interruption. Un train d'obus pressés siffle au-dessus de nos têtes, ornement singulier de ce baptême du feu.

Puis c'est le silence total. Seul le bruit mat des gros flocons de neige qui s'abattent sur nos engins blindés se fait entendre. Dans nos récepteurs, un ordre nous est donné et dans un seul élan, nos



chars se ruent vers l'ennemi, bousculant tout sur leur passage. Au milieu de sacs de sable éventrés, des allemands gisent immobiles, tordus, écartelés près d'une de leurs pièces disloquée. Ce nid de résistance vient d'être anéanti par les tirs de notre artillerie...

Nous fonçons ayant chacun un objectif précis, tandis que nos artilleurs allongent leurs tirs plus vers l'avant. Par l'énorme brèche pratiquée, nos chars s'engouffrent dans le dispositif ennemi comme des spectres. Autour de nous, l'infanterie se fraie un chemin à travers la forêt. Il n'y a plus l'ombre d'un doute, c'est une offensive puissante qui prend son élan. Notre but principal est de poursuivre l'ennemi sans relâche afin d'affaiblir ses unités.

Notre attaque porte sur l'ensemble du front. Nous devons attaquer constamment débordant sur les sentiers et les routes. A ce rythme-là nous avons l'impression que l'ennemi ne pourra pas tenir bien longtemps. En peu de temps, en effet, les premières lignes ennemies s'effondrent et laissent entre nos mains quelques canons-antichars. Des compagnies d'infanterie ennemies fuient en tous sens. Les quelques premiers prisonniers faits nous confieront par la suite l'effet que leur fit cette attaque foudroyante. Ils se sont crus écrasés par au moins un corps d'armée et la panique s'était répandue comme une traînée de poudre dans leurs unités.

L'ensemble de nos régiments d'assaut tentant de submerger les lignes principales adverses au nord et à l'est de BELFORT, notre percée sur le front Vosgien est un coup très rude pour l'ennemi. Jamais il n'aurait cru que nous allions attaquer par un froid pareil. Pris au dépourvu, il a tenté de colmater les brèches, mais nous étions trop déterminés pour aller de l'avant par un assez large front. Ne pouvant plus nous contenir bon nombre d'unités Allemandes battaient en retraite, d'autres plus organisées décrochèrent petit à petit par bonds soigneusement fixés. Nous ramenions maintenant vers l'arrière quantité d'armements laissés sur place et aussi quelques prisonniers.

De partout dans notre secteur, cette première offensive fut un succès. Chaque année lorsqu'arrive l'hiver, le souvenir de cette offensive du 15 novembre 1944, mon baptême du feu, hante encore ma mémoire. Dans la boue gelée et sous la pénombre de forêts interminables, nous avons mené un premier combat victorieux. Notre soif de revanche était inextinguible : bafoués par la défaite de 1940, humiliés par l'occupation de notre pays et son cortège d'infamies nous voulions en découdre. Mais la guerre est un spectacle terrible, il faut s'habituer à ses images atroces et ses odeurs insoutenables sous peine de sombrer dans la panique...

17h00 : L'offensive se poursuit et nous porte aux abords du village d'ARCEY où nous sommes accueillis par quelques « minens » qui heureusement passent au-dessus de nos têtes. Notre progression est lente. Un peu en avant du village une grenade est soudain lancée sur l'infanterie. Une fusillade crépite à l'entrée des vergers d'où quelques éléments ennemis isolés nous arrosent de balles traçantes au hasard, puis aussitôt se mettent à couvert. Nous avons la certitude de nous trouver en présence de soldats bien entraînés et disciplinés. Des sections de la Légion mitrailleuse à la main pénètrent dans le village en plusieurs endroits. Les groupes longent un chemin parallèle à la route nationale. Les arbustes sont rares, aussi il est difficile à l'infanterie de se dissimuler. Soudain de la colline opposée part une rafale de mitrailleuse. Rendus prudents, les légionnaires se séparent et se couchent dans les moindres replis du terrain, mais déjà quelques uns d'entre-eux gisent au sol morts ou blessés. Les pertes sont importantes, beaucoup d'officiers et pratiquement la moitié de l'effectif engagé. Le village est néanmoins conquis. Le gros de l'ennemi a en fait décroché peu avant notre arrivée. Quelques prisonniers piétinent dans la neige levant les bras en signe de soumission.

Nous déplorons la perte d'une de nos jeeps, mais pas de perte côté chars.

16 NOVEMBRE 1944 :

ATTAQUE DES VILLAGES DE DESCENDANS ET DE L'AIBRE (DOUBS)



Pour nous cuirassiers, l'attaque était devenue une situation habituelle, quotidienne ; elle représentait l'espoir d'anéantir le plus vite possible l'adversaire, de délivrer le sol de notre patrie et de libérer ce qui était encore sous le joug de l'ennemi. L'attaque en tant que telle pouvait se définir ainsi : Deux heures de préparation d'artillerie suivie d'un assaut blindé protégé par l'infanterie, une ruée sous le feu adverse. Rien ne saurait dépeindre l'impression d'attente et d'angoisse lorsqu'au milieu des fracas, des explosions des obus d'artillerie auxquels se mêlent les bruits du déchirement des rafales de mitrailleuses et ceux des maisons qui

s'effondrent il faut toujours aller de l'avant.



Dès que nous approchons du village de DESCENDANS, nous avons l'impression que l'ennemi s'est ressaisi et qu'il se tient en embuscade. Pour plus de sûreté nous tirons quelques salves sur les premières maisons; nous voulons contrecarrer toutes les possibilités que pourrait avoir un ennemi à se mettre à couvert. Des rafales de mitrailleuse partent de nos chars. Les balles labourent la neige. Pas d'âme qui vive! L'ennemi aurait-il décroché ? Non, car à l'entrée du village, la Légion se fait surprendre par une vigoureuse contre-attaque ennemie qui a surgi soudainement de derrière un pâté de maisons. Dans le clocher de l'église une mitrailleuse tire. Les légionnaires s'abritent ou ils peuvent, tant bien que mal repoussent la contre-attaque. Le chef de section devant la difficulté de notre attaque demande un appui de chars. Aussitôt nos blindés font mouvement tirant sur tout ce qui bouge. Des rafales de mitrailleuses s'abattent sur nous sans grand dommage. Camouflée entre les pans de murs écroulés, l'infanterie ennemie tire et lance des grenades. Les mitrailleuses de part et d'autre crachent la mort. L'ennemi essaye de résister le plus longtemps possible, mais bientôt c'est la fuite éperdue. Certains ne vont pas très loin, les mitraillettes des légionnaires les fauchent. Il y a des cris. Affalés quelques-uns tiraillent dans toutes les directions mais en vain. La fusillade dure encore quelques temps, puis peu à peu diminue d'intensité. Notre peloton rentre en tête dans le village et ne s'arrête qu'à la sortie ne pouvant poursuivre plus avant à cause de nombreux abattis et d'une arme anti-char non loin de là. Un de nos chars est visé mais sans être atteint. Par contre il détruit un 75 PAK. Fouille très longue du village : Nous faisons environ 150 prisonniers et du matériel est pris dont deux 75 PAK. Grosses pertes de nouveau à la Légion qui perd trois officiers sur quatre. Nous avons un tué par l'artillerie et quatre blessés légers. A 16h00 notre progression reprend sur sa lancée nous prenons le village d'AIBRE sans résistance et nous y restons toute la nuit en alerte.

17 NOVEMBRE 1944 :

ATTAQUE DES VILLAGES DE : TREMOINS, VERLANS, BRIANS (DOUBS)

L'attaque sur le village de TREMOINS débute à 8 heures du matin. Dès que nous approchons nous nous apercevons que les abords sont dépourvus d'abri. Ce village est en majeure partie composé de prairies et de jardins n'offrant que très peu de moyens de défense, mais par prudence nous avançons lentement. Soudain, alors que nous nous attendions à aucune réaction de l'ennemi, voilà qu'un groupe adverse débouche en suivant le tracé du bord de la forêt voisine : une volée de balles l'oblige à refluer. Les légionnaires s'infiltrèrent prudemment. (...) Le bruit, la poussière des plâtras, l'âcre fumée, tout se mêle et le combat se rapproche. (...) un groupe ennemi parvient jusqu'à une grange, met aussitôt en batterie un fusil mitrailleur dont le tir est de courte durée faute de munitions. Un officier de la légion braque sur eux une mitraillette et le groupe se rend sans se faire prier.

Ce combat pour la possession du village ne s'est limité qu'à des tirs d'armes automatiques dans lesquels les légionnaires se sont montrés aussi habiles que leurs adversaires. Du côté chars nous ne sommes pas intervenus ; nous sommes restés en soutien aux abords du village. (...)

Notre peloton toujours en tête traverse le village sans s'arrêter et va se tenir à la sortie nord. A 10h30, le village est enfin pris et nettoyé. Nous faisons 200 prisonniers et parmi eux beaucoup de jeunes recrues effrayées, cols dégrafés, tunique ouvertes, la plupart sans bottes qui en nous regardant tremblent de tous leurs membres.

Vers les 12h00, notre progression reprend sur VERLANS. Un de nos chars est tiré à 50 mètres par un 75 PAK. Il est percé, mais nous réagissons et nous détruisons l'arme ennemie. Un autre char est aussi percé de part en part par deux obus tirés d'une hauteur, mais l'arme en cause est découverte et saisie. Notre avance reprend vers 18h00 sur BRIANS qu'on découvre à peu près inoccupé; seuls quelques prisonniers sont faits, sans esprit combatif. Pertes pour l'escadron : deux chars, un tué et quatre blessés. Pour l'ennemi : trois 75 PAK, un canon de 88, 230 prisonniers et de nombreux tués.

Nous apprenons que la ville d'HERICOURT est prise par un autre sous-groupement.

18 NOVEMBRE 1944 :

ATTAQUE DU VILLAGE D'ECHENANS (DOUBS)

Attaquer, prendre l'initiative, agir et dicter sa loi à l'ennemi telle était notre détermination. (...)

Vers les 16h00 nous attaquons le village d'ECHENANS. Nos chars et autres engins blindés d'accompagnement se déploient largement. Un de nos chars est touché par une arme de gros calibre, il est mis hors de combat. Un peu plus loin, un autre char est lui aussi touché. sa tourelle reste coincée, son chef de char est tué. Nous essayons de forcer l'entrée du village afin d'atteindre le centre. Mais nous tombons sur une forte section d'infanterie ennemie équipée de « panzerfaust ». Nos chars de tête hésitent. N'ayant plus aucune directive de notre lieutenant, je décide avec l'accord de mon chef de char d'aller me renseigner sur nos arrières. Je soulève mon capot, je n'avais pas plutôt fini de le rabattre et mis les pieds dehors qu'une rafale de mitrailleuse part du clocher de l'église



droit dans ma direction. Je ne dois mon salut à mon réflexe et au déplacement d'air provoqué par la rafale. Je ne fais ni une ni deux et me jette dans un fossé contre le mur de l'église tandis que des rafales partent dans tous les sens.

La section ennemie en position d'attaque nous arrose sans discontinuer. Les premiers chars réussissent à l'anéantir partiellement, mais la résistance est encore forte et les combats se poursuivent dans les rues et dans les caves. Au-dessus des maisons incendiées, une fumée noire comme de la tourbe prise par le vent nous empêche, nous aussi bien que nos adversaires, d'y voir clair ... On ne sait plus qui tire, on ne sait plus si c'est le jour ou la nuit, si la neige tombe ou pas...

A travers nos périscopes, on ne voit que du noir. De temps en temps quelques balles traçantes nous encadrent. Notre char étant en tête, nous recevons par radio l'ordre d'arrêter notre progression et d'attendre. L'un de nos chars sur sa lancée nous dépasse cependant et est touché de plein fouet à l'avant par un obus de « panzerfaust » le transformant aussitôt en une véritable torche. Le conducteur est tué à son poste. Les autres membres de l'équipage évacuent en catastrophe la tourelle et l'aide-pilote réussit à sortir par le trou d'homme en dessous. Tout autour du char en flammes la chaleur est insoutenable. Soudain c'est l'explosion, les munitions à l'intérieur du char bazooké sautent... Une fumée âcre s'élève et nous pique les yeux. A proximité du village près d'un bois quelques groupes ennemis essaient de refluer vers le centre du village. Un soldat ennemi dans le lointain hurle de douleur, personne n'ira le chercher craignant un piège... (...)

Après un combat de rue difficile où la Légion une fois encore fait merveille, le village est occupé.

Il est environ 22h00, l'escadron s'installe dans le village pour la nuit.

19 NOVEMBRE 1944 :

La guerre était présente partout, elle était toujours là, elle était encore là dans l'uniformité des coteaux tous semblables, tragiquement monotones, comme si la vie les avait fuis.

Nous sommes relevés; on se repose un peu et à 17h30 l'escadron fait mouvement sur HERICOURT ou nous cantonnons dans un ancien hôpital. Je n'avais jamais eu aussi froid que cette nuit-là depuis le début de l'offensive. Nous montons quelques lits de fortune à même le sol cimenté sous des galeries vitrées.

20 NOVEMBRE 1944 :

Le lendemain, on nous annonce que nous allons foncer sur l'ALSACE, mais il y a un tel embouteillage que nous parcourons péniblement 25 km dans la journée. Nous passons par MONTBELIARD.

21 NOVEMBRE 1944 - CONTRE-ATTAQUE ENNEMIE A COURTELEVANT :

Nous devons nous porter sur le canal du Rhône au Rhin, mais entre-temps une forte contre-attaque ennemie se déclenche à FAVEROIS. Il faut se mettre en garde face au nord à COURTELEVANT. Aussitôt notre escadron est immédiatement employé à la défense du village. Nous ne sommes plus que 9 chars sur 13. les 4 autres se sont embourbés à cause de l'embouteillage routier. L'ennemi attaque avec deux bataillons venant de NORVEGE, appuyés par une demi-douzaine de chars. Nous avons devant nous les restes d'une *panzerdivision* très mordante.

Face à nous dans la forêt, on ne distingue pas encore l'ennemi, ni ses batteries, ni son infanterie mais nous savons qu'il va bientôt déboucher de la lisière. De temps en temps avec son artillerie il tire sur nos positions. nous harcelant de *minendiefer*.

Les collines des alentours se pavent dans le brouillard de soufre et le champ de bataille baigne déjà dans une boue jaunâtre mêlée de neige. Au fur et à mesure que les pelotons de chars se présentent aux abords du village, chaque aide-conducteur est réquisitionné avec sa mitrailleuse pour venir se poster dans un repli de terrain favorable donnant ainsi un point d'appui feu important. Tout autour de nous notre infanterie est déployée et bien dissimulée, prête à subir le choc de l'ennemi.



Les équipages ont l'oeil rivé sur leur périscopie et sont impatients de rentrer dans l'action. Soudain sortant de la clairière, une première vague ennemie s'avance sur une seule ligne en chantant.

On les laisse approcher au plus près puis nous ouvrons le feu. Un déluge de balles de tous calibres fauche les rangs adverses. Aucun attaquant ne pourra se relever. Une seconde vague d'assaut se présente utilisant la même tactique que la première, mais avec cette différence que plus personne ne chante... Elle est anéantie comme la première! Une troisième vague encore plus impressionnante que les deux précédentes se présente à son tour : le premier rang est également complètement anéanti, le reste reculant en débandade. Ce jour-là des erreurs de tactique avaient manifestement été commises



par ce bataillon d'infanterie ennemi qui s'était jeté contre nous.

De nombreux cadavres jonchent le champ de bataille. Ce bataillon avait tenté d'empêcher à tout prix l'arrivée d'un convoi d'essence destiné au ravitaillement de la 1^{re} Division Blindée à court de carburant. L'ennemi venait de subir un échec cuisant.

De notre côté nous déplorons la perte d'un de nos chars et de quatre hommes d'équipage, tirés à 2 km de distance! D'autres chars furent eux aussi touchés mais ne subirent que quelques dégâts matériels de moindre gravité.

22 NOVEMBRE 1944 :

Nous sommes au village de DESLE ou nous couchons dans des granges. C'est vers une heure du matin que nous fûmes réveillés par un puissant duel d'artillerie de part et d'autre du front.

Le long de la route que nous avons emprunté pour parvenir jusqu'ici il y avait de nombreux chars ennemis et véhicules chenilles hors d'usage qui jalonnaient un chemin de terre parallèle, probablement bombardé par notre aviation.

De partout l'ennemi fuyait en direction de l'est à portée de nos canons. Les colonnes s'infléchissaient pour échapper à notre coup de boutoir. Nous avons eu deux blessés par des tirs d'artillerie.

23 NOVEMBRE 1944 :

Notre escadron fait mouvement sur SEPPOIS (Haut-Rhin). Sur toutes les routes menant vers l'est roulent d'interminables colonnes de véhicules et de blindés. Le nombre d'engins est tel que des files interminables s'étirent à travers champs, laissant derrière elles des stries capricieuses dans la neige. Les chenilles soulèvent des éclaboussures d'eau et de glace à travers d'immenses flaques. Tout craque.

Nous passons la nuit à SEPPOIS.

24 NOVEMBRE 1944 :

Notre escadron va assurer la défense de CARSPACH, tout près d'ALTKIRCH

26 NOVEMBRE 1944 : ATTAQUE DU VILLAGE DE BALLERSDORF :



Notre approche sur le village de BALLERSDORF tenait du prodige. Le sol où nous évoluons est dur comme de la pierre, les crevasses et les trous d'eau sont recouverts d'une épaisse couche de glace, balayée par une poudre neigeuse. Il soufflait ce jour-là un vent de neige froid, on entendait sans cesse l'aboiement d'un canon qui tirait on ne sait d'où. Le ciel était bas et gris, et le brouillard déformait toute chose semblant écraser nos

colonnes en marche. Les hommes, les blindés semblaient des fantômes de neige. Dès que nous fûmes à proximité du village, nous aperçûmes quelques silhouettes qui se terraient craintivement dans des trous et des caves et portes cochères.

Près d'un chemin de terre gisait un char ennemi disloqué qui avait perdu ses chenilles. Il avait du recevoir un coup de plein fouet. Sa tourelle portait de larges déchirures béantes.

Le corps du conducteur était encore à son poste affreusement mutilé, méconnaissable. Une écume sanglante tapisait l'intérieur de la caisse...

Après un moment d'hésitation, nos sections d'infanterie s'incrustaient dans quelques replis de terrain, dans des trous d'obus à proximité des premières maisons. Avant que les éclats d'obus viennent cribler le sol devant nos chars, mitrailleuse au poing, elles pénétrèrent prudemment dans le village.

Près de leurs pièces disloquées, deux soldats ennemis gisent écartelés au milieu de sacs de sable éventrés. La façade d'une maison qui devait abriter les mitrailleuses d'un point d'appui ennemi est criblée d'impacts de toutes sortes. Une odeur de poudre et de bois brûlé nous prend à la gorge. Quelques obus viennent s'abattre sur le village par intermittence.

Les légionnaires protégés par nos chars avancent mètre par mètre. Un légionnaire d'un geste prompt dégoupille une grenade et la lance. Un éclair suivi d'une explosion : des cris et des gémissements se font entendre. Fortement soutenus par nos chars, l'infanterie attaque sans relâche. Sous la pression l'ennemi recule tout en combattant, ne se considérant pas comme battu. Il lance des salves de *miners*



dont les fragments viennent frapper les caisses de nos chars. Malheureusement un de ces éclats vient frapper l'un de nos chefs de char au moment où il sort la tête de sa tourelle; il est tué sur le coup. Les fantassins retiennent leur souffle et laissent passer le déluge. Ils attendent. Plus que 400 mètres les séparent du bout du village d'où l'on aperçoit la lisière de la forêt où le gros de l'ennemi s'est replié. Nous tirons comme des possédés. Les canons et les mitrailleuses de nos chars crachent la mort.

Nous voulons en finir au plus vite car la nuit ne va pas tarder à venir. Au milieu de la bataille la légion se trouve renforcée par un bataillon de jeune F.F.I.. Plusieurs ennemis sont encerclés, réfugiés dans une cave. Les légionnaires s'approchent prudemment, un des leurs s'avance et leur demande de se rendre sous peine d'être anéantis. L'officier qui les commande refuse disant qu'il préfère mourir pour son Führer que de subir la honte de la captivité. Les légionnaires leur donnent encore un délai pour se décider. Un moment encore puis nous voyons un drap blanc sortir d'un soupirail; une



trappe s'ouvre, c'est à ce moment-là que des coups de feu éclatent à l'intérieur de la cave. Nous-nous demandons ce qui se passe... Nous ne saurons plus tard après l'interrogatoire des quelques rescapés faits prisonniers qu'au moment de l'ultimatum les uns voulaient se rendre alors que ceux qui étaient les plus fanatiques voulaient mourir en héros. Il faut dire qu'il s'agissait d'une section de jeunes S.S. peu aguerrie qui se trouvait là prise au piège. Très vite les fanatiques prirent à partie les éléments qui tentaient de se rendre et en tuèrent un certain nombre. Devant l'apparente confusion et devant la détermination ennemie à ne pas céder les légionnaires passèrent à l'attaque, ouvrant les soupiraux au travers desquels ils lancèrent leurs grenades... Une grande partie de ce qui restait de la section ennemie trouva la mort dans l'affaire, et pour certains de façon assez peu glorieuse...

Le village est enfin pris et son nettoyage terminé. Il est 16 heures. Nous avons un tué et trois blessés graves.

27 NOVEMBRE 1944 :



Nous passons en réserve mais vers le soir notre peloton vient renforcer un peloton de REC qui tient une tête de pont au nord du canal d'Alsace. Il gèle, un vent glacial et violent souffle. L'hiver ne fait que commencer. Nous savons qu'il va faire encore plus froid les prochains jours. Les brouillards tenaces enveloppent la campagne. Des trombes d'eau glacée la transforment en borborygme. Des vols d'oiseaux migrateurs passent en formation triangulaire. Au loin l'ennemi se renforce et se retranche solidement. Nous sommes rentrée en territoire ALSACIEN depuis le 23 NOVEMBRE et nous

nous préparons à relancer notre offensive. La résistance ennemie opposée à nos troupes montre avec quelle rapidité le commandant de la 19^e armée allemande qui est devant nous a organisé une position défensive relativement profonde et continue.

Notre progression s'avère difficile. Il pleut sans arrêt. Le terrain boisé est miné et criblé de pièges. De temps en temps des tirs d'artillerie ennemis éclatent sur les arbres et projettent des éclats mortels dans les sous-bois. La cruauté de l'hiver 1944 n'épargnera ni notre ennemi, ni nous mêmes, il restera gravé à jamais dans l'esprit des combattants de quelque bord qu'il soient.

28 NOVEMBRE 1944 :

Souvent nous attendions pendant des heures que les moteurs de nos chars veuillent bien démarrer. Par cette température sibérienne, nous devions en effet faire tourner nos moteurs toutes les heures pour afin que l'huile ne gèle pas, mais nous avions quand même des problèmes de démarrage.

Depuis hier notre contact avec l'ennemi a été perdu, aussi notre progression se fait de plus en plus rapide. Notre offensive en Alsace a surpris toutes les formations adverses. Souvent il leur a fallu rappeler à la hâte des groupes de combat partis sur des chantiers de terrassement. Lorsque leurs éléments de couverture se mettaient en route vers le front, les vides se faisaient sensibles. Certains de leurs bataillons étaient réduits d'un tiers, comme s'ils avaient déjà livré un sanglant combat. Il fallait sans cesse les talonner, et pour ne pas être encerclés ils essayaient par tous les moyens de se dérober à notre pression. Nous poursuivions notre offensive sans jamais laisser à l'ennemi le temps



de s'organiser en profondeur.

Notre liaison avec le 3^e régiment de spahis marocains est réalisée, et c'est avec ses éléments que notre peloton nettoie le village de DIEFLATTEN.

29 NOVEMBRE 1944 :



Alors que l'ennemi évacue le sud de la Doller, nous pénétrons sans combattre derrière le CC3 dans le village de Burnaupt-le-haut. Alors que le village nous fait bon accueil, l'ennemi en profite pour nous harceler par des tirs d'artillerie nourris et d'incessant mouvements.

Jamais notre artillerie n'a été autant sollicitée qu'aujourd'hui. Il est vrai que l'ennemi ne s'est pas encore enhardi à une approche aussi résolue mais il faut y parer avant qu'il ne soit trop tard. Nos patrouilles nous signalent quelques infiltrations en direction du village et sur les routes le bordant. Nous ne pouvons pas passer car le pont d'Aspach a été détruit et le Génie qui travaille à le remettre en état est sans cesse bombardé.

Nos chars se sont camouflés un peu partout dans les principales rues de telle sorte qu'on ne peut nous distinguer ni de côté, ni d'en haut. Au-dessus de nous les 88 et les « minens » déchirent le ciel. L'air vibre comme si des abeilles ou des moucheron s'agitaient au-dessus de nos têtes. Des salves meurtrières partent de tous les points de l'horizon et viennent atterrir sur les toits des maisons, les rues et les champs des alentours.

Si l'ennemi attaque, il ne paraît pas en mesure de le faire avec des forces très importantes. S'il le faisait il serait immédiatement repoussé et contraint de nouveau à un long préparatif d'attaque. Il ne semble pas en mesure de rassembler l'effectif d'une division, volume nécessaire pour tenter d'effectuer une percée dans nos lignes.

Depuis aujourd'hui nous sommes à nouveau au contact...

30 NOVEMBRE 1944 :

Nous passons de nouveau en réserve d'armée, tandis que notre régiment est envoyé non loin de MULHOUSE. Notre escadron cantonne à 3 km de la ville de DIEDENHEIM.

3 DECEMBRE 1944 : Notre escadron est appelé dans un autre secteur et s'ébranle vers 12h30 sur un long itinéraire qui nous fait passer par DANNEMARIE, BELFORT, LURE, MIGNAVILLERS, soit 100km. Tout au long du trajet, nous sommes assaillis par des rafales de neige qui balayent le paysage interdisant toute visibilité.

4 DECEMBRE 1944 : Nouvelle étape de 100 km. Notre trajet va de LURE, PLOMBIERES, REMIREMONT, BRUYERES à HERPELMONT. Un triste spectacle nous attend dans ce dernier village vidé de ses habitants. Ce n'est plus qu'une longue rue avec des grandes espaces vides. On ne voit que des maisons et des écuries en ruines.

6 DECEMBRE 1944 : Notre escadron reçoit en renfort un officier, deux sous-officiers et huit hommes. Notre ordre de départ arrive : Ce sera pour ce soir. Il s'agit de prendre COLMAR. Nous complétons nos casiers à munitions et faisons le plein des réservoirs d'essence. Les équipes d'entretien ont fort à faire, et sans répit, armements, révisions des moteurs, ravitaillement en vivres occupent les mécaniciens et les hommes d'intendance. Tout est minutieusement vérifié afin que nous soyons prêts à agir. Notre séjour au village d'HERPELMONT sera de courte durée car l'ennemi se manifeste et attaque dans chaque secteur ; nous avons assez de réserves pour le contenir.



Le Bourg 63490-Saint-Jean-en Val

7 DECEMBRE 1944 : Nous sommes partis ce matin vers les 8h00 ; le parcours a été très difficile avec pas mal d'embûches et d'abattis à négocier. Nous n'avons plus que sept chars intacts pour combattre. Notre trajet passe par SAINT-DIE, SAINTE-MARIE-AUX-MINES et le col du PETIT-HAUT. La neige tombe sans cesse, d'abord en épais et lourds flocons presque perpendiculairement, puis le vent se lève et disperse les cristaux de neige, les jetant



rageusement sur le bord de la route. Nos chars patinent dangereusement. Il faut s'accrocher aux leviers de commande afin de ne pas verser dans les ravins. Nous faisons souvent halte afin de rester groupés. La visibilité est nulle : On a des difficultés à apercevoir le char qui précède. Cela fait presque trois nuits que nous ne pouvons dormir à force de faire tant de déplacements.

8 DECEMBRE 1944 : Depuis hier au soir, nous sommes cantonnés près d'une auberge au col du PETIT-HAUT. On ne distingue que la ligne basse des arbres d'une forêt. Toute la journée la tempête de neige a sévi dans notre secteur. Par moment, on voit le vent qui soulève cette neige sèche et légère et la fait voler au-dessus des champs. A part ceux qui sont de garde aux chars, les autres plus heureux essaient de se réchauffer à l'intérieur de l'auberge. Nous recevons deux chars de renfort qui sont aussitôt mis en état de combattre.

10 DECEMBRE 1944 : Vers 15h00 branle-bas de combat, l'escadron quitte le col du PETIT-HAUT pour AUBURE que nous atteignons une heure après. Le trajet nous a posé un tas de problèmes. La route sinueuse qui montait au village était dure à négocier. La glace sous la neige était épaisse d'un bon centimètre et la neige sur les bords était haute de plus de 50 centimètres. Nous avons longé en convoi le milieu de la forêt profonde et feutrée. la température était descendue non loin de - 20 ° C...

11 DECEMBRE 1944 : Nous sommes à AUBURE non loin d'un sanatorium. Nous apprenons que le CC4, auquel nous appartenons, est en difficulté dans la région d'ORBEY.

12 et 13 DECEMBRE 1944 : Nous sommes toujours en attente à AUBURE, pendant que d'autres sous-groupements mènent de durs combat pour ORBEY.

14 DECEMBRE 1944 : Notre peloton est mis à la disposition du 30^e régiment américain à la CHAPELLE en vue de prendre KAYSERSBERG.

15 DECEMBRE 1944 : Notre peloton part d'AUBURE vers les 10h00. Le trajet est rendu pénible à cause du verglas. Nous arrivons à midi au PC Américain de SAINT-ALEXIS. Notre mission est d'atteindre la ville de KAYSERSBERG en liaison avec le 30^e régiment d'infanterie Américaine. La descente sur KAYSERSBERG est scabreuse, aussi c'est à la nuit tombante que notre progression s'arrête à 800 m seulement de la ville, faute de visibilité. Nous nous disposons en ligne d'attaque un peu éloigné les uns des autres afin de ne pas être surpris par une éventuelle attaque ennemie qui pourrait surgir dans la nuit. Nous nous restaurons un peu non sans garder un oeil vigilant devant nous. Le secteur semble calme. De temps en temps du fond de la vallée quelques éclairs illuminent le ciel et l'écho son du canon ébranle les montagnes environnantes.

Il y avait tout juste une heure que nous étions sur nos positions lorsqu'une colonne de véhicules arborant l'étoile blanche américaine arrive tous feux allumés droit sur nous.

Notre lieutenant ne peut que s'écrier « Quelle bande de C... ils vont se faire allumer ! » - il n'avait pas plutôt fini sa phrase qu'un déluge de *minens* venant de derrière les collines vint s'abattre sur le convoi. Aussitôt quelques véhicules prennent feu, les hommes évacuent en catastrophe, la plupart s'écroulent en touchant le sol hachés par les éclats d'acier. Les batteries ennemies tiraient sans arrêt et leurs tirs étaient bien précis. Nombres d'obus se perdaient comme des braises au-delà derrière nous et allaient s'écraser sur les arbres de la forêt comme des brins d'herbe. De longs nuages noirs sillonnés d'éclairs, s'élevaient en vacillant. Nous étions les spectateurs de cet affreux carnage ne pouvant rien faire. Enfin, tout se tut ; le silence se fit. Nous restâmes sur le qui-vive toute la nuit, impossible de fermer l'oeil dans la hantise d'être surpris.



16 DECEMBRE 1944 : L'aube apparaît sur un paysage de neige qui brille sous un pâle ciel d'hiver. Au loin on entend le front qui gronde. Les principales attaques dans notre secteur sont sans doute déjà déclenchées. Nous avons passé une nuit atroce, pas moyen de se réchauffer tellement le froid été piquant au-dehors. Nous sortons de nos chars pour faire un peu de café avec de la



neige fondue. Nous avons protégé notre petit réchaud individuel sous une vieille caisse en bois trouvée non loin de là sous un buisson. Notre nectar commençait déjà à bouillir, quand soudain, le tir des batteries ennemies se déclenche droit sur nos positions. A peine le temps de reprendre nos esprits qu'un obus chuintant arrive droit sur nous. Le temps de s'aplatir dans la neige, il est déjà là creusant un entonnoir profond. Miracle ! Tombant entre mon chef de char et moi-même il n'a pas explosé. J'ai cru ma dernière heure venue. Abasourdis, le temps de réaliser, laissant notre café se répandre dans la neige, nous retournons en un clin d'œil à nos postes de combat, capots fermés et périscopes levés, laissant passer ce déluge de *minens*.

L'ordre de démarrer arrive enfin dans nos interphones. Accompagnés par l'infanterie américaine nous rentrons dans KAYSERSBERG à 8h30. De chaque côté de la route sur les bords des talus nous pouvons voir les restes de véhicules incendiés ainsi que des cadavres déchiquetés tordus dans des postures grotesques, résultats du tir de la veille sur le convoi américain. Notre avance dans la ville est stoppée par la destruction des ponts et par un passage trop étroit pour nos chars. La ville est sous un feu constant. Les *minens* tombent sans arrêt et nous n'avons donc pas la joie de rencontrer ses habitants proches de la libération car ceux-ci sont pour la plupart sont terrés au fond des caves. Nos blindés sont parqués près d'une solide maison en pierres non loin de la rivière. Nous y trouvons un abri dans son immense cave, où sont entreposés des rouleaux d'étoffe. Bonne occasion pour goûter un peu de repos des lits improvisés... Toujours sur le qui-vive en alerte constante, voilà trois nuits que nous ne dormions pas.

Pendant l'approche, nous avons détruit une mitrailleuse de 20 fait une trentaine de prisonniers et tués. Un sniper a blessé l'un de nos chefs de char lequel a été aussitôt évacué par l'infanterie américaine.

Dans le courant de l'après-midi l'ennemi a essayé de contre-attaquer mais sans succès. Les minens ne cessent de tomber et leurs éclats meurtriers s'abattent sur les toits des maisons et brisent toutes les vitres.

17 DECEMBRE 1944 : Pendant la nuit nous sommes réveillés en sursaut par une formidable déflagration. Nous pensons aussitôt à une attaque ennemie... Fausse alerte, il s'agissait en fait de la destruction des restes du pont écroulé par le génie américain avant la mise en place d'un pont provisoire. Les vitres de notre abri ont volé en éclats, heureusement sans dommages pour nous. La situation reste très préoccupante en ville. Toute la journée nous subissons sans arrêt des bombardements qui nous mettent nos nerfs à rude épreuve.

18 DECEMBRE 1944 : Hier au soir, nous avons enfin franchi le nouveau pont et nos blindés se trouvent maintenant parqués sur une immense place.

Notre journée a bien mal commencé. Une tragédie nous a tous mis en émoi : L'heure de mon tour de garde aux chars étant arrivée mon chef de char n'eut pas le courage de me réveiller en me voyant profondément endormi. Il décida donc de prendre la faction à ma place. La consigne était de nous tenir dans la tourelle de l'un des chars, volet ouvert, mitrailleuse de tourelle en batterie avec bande



engagée et de tirer une rafale en cas d'alerte. Malheureusement mon chef ne prit pas la faction sur le char, et se posta sur la jeep du chef de peloton. C'est alors qu'il fut surpris par un tir de minens meurtrier. Il fut tué sur le coup et la jeep pulvérisée. Quel triste destin. Quelle tristesse au sein de notre peloton lorsque nous apprîmes la nouvelle par notre lieutenant et quel bouleversement pour moi involontairement à l'origine de ce drame.

Mon chef de char disparu se posait la question de son remplacement pour les

combats futurs. Nous avons bien reçu en renfort un nouveau chef, mais il devait déjà remplacer le



camarade blessé la veille. A 8h00 notre lieutenant nous réunit pour nous donner ses directives. Normalement, le plus gradé parmi nous devait prendre le commandement, en l'occurrence notre brigadier-chef lequel occupait jusque là le poste de tireur. Celui-ci après discussion refusa disant ne pas se sentir capable de tenir ce poste important. Nouvelles discussions : alors qui ? « Il ne reste plus que toi, me dit notre lieutenant, puisque tu es 1^{ère} classe ! » Je n'étais pas très rassuré... " Ne t'inquiètes pas, continua le lieutenant, tu seras le char de tête et nous serons derrière ; je te donnerai les directives par radio. Le temps presse, on ne peut plus attendre ! " Affaire conclue, je prends le commandement du char, on verra bien par la suite...

Une heure après convocation de tous les chefs de char au PC américain qui se tenait dans une maison bourgeoise de la ville. Cartes déployées, les américains nous donnent leurs avis sur tel et tel trajet à emprunter pour contourner la ville par le sud.

Retours aux chars et branle-bas de combat. Flanqués par l'infanterie américaine, nous avançons en direction du Sud. Nous nettoignons cette partie de la ville, nous nous heurtons à quelques résistances ennemies et nous faisons quelques prisonniers. Notre bond se termine, la ville est maintenant bouclée. Aucun ennemi ne peut désormais s'en échapper. Nous sommes rejoints par mon ancien régiment de chasseurs d'Afrique qui arrive de KIEINTZHEIM. Nous restons en bouchon jusqu'au milieu de la nuit, puis nous rejoignons HACHIMETTE où nous passons le reste de la nuit.

Le récit de ces combats d'hiver serait incomplet si je n'évoquais pas la bataille de KAYSERSBERG. Cette belle ville de KAYSERSBERG est située à l'ouest de COLMAR et constitue le verrou qui commande l'accès de la plaine d'Alsace aux premiers contreforts des Vosges. C'est dans cette ville que longtemps l'ennemi a farouchement résisté, arrêtant pour un temps notre progression en direction de COLMAR. Pendant ces trois jours de combat, l'ennemi n'a cessé de nous marteler avec ses *minens*. Chaque jour, des centaines d'obus se sont abattus sur la cité et ses habitants, provoquant incendies et mort et destructions. La résistance ennemie devint de plus en plus acharnée au fur et à mesure de notre progression. Notre attaque du 17 décembre se prolongea et ce ne fut que le lendemain 18 décembre que nous pûmes enfin délivrer le haut de la ville avec l'aide du 30^e régiment américain d'infanterie et que simultanément mon ancien régiment, le 1^{er} chasseur d'Afrique délivrait le bas de la ville. Quelle émotion de revoir quelques anciens camarades du Maroc !



19 DECEMBRE 1944 :

Tandis que l'artillerie tonne en direction de COLMAR, nous rejoignons l'escadron à ORBEY. Le terrain hivernal qui couvre cette région de forêts et de haies ralentit considérablement notre avance. Toute cette région a subi de terribles bombardements. Les destructions sont énormes. Nous évoluons sur un sol dur comme de la pierre et nos chenilles ont du mal à accrocher. De nombreux cadavres ennemis gisent au sol semblables à du bois mort. La route est sillonnée de traces et de carcasses de véhicules, des formes de canons recouvertes de neige qui surgissent du chaos, ainsi que des congères d'où dépassent parfois çà et là une main ou un pied...

Un bataillon du génie tente de combler les trous d'obus. Sa mission est extrêmement risquée car



l'ennemi retranché sur les hauteurs avoisinantes ne cesse de bombarder au moyen de mortiers lourds. Courageux, les sapeurs s'obstinent à déblayer et à remblayer afin que les convois puissent monter sur ORBEY.

21 DECEMBRE 1944 :



Après un bref repos à ORBEY, nous repartons à l'attaque. Notre objectif est maintenant le petit village de la CHAPELLE, situé entre Les Trois-Epis et Labaroche. Chaque route, chaque sentier de montagne, chaque piste forestière que nous essayons d'emprunter est balayé en permanence par des tirs préréglés de l'artillerie adverse. Nous piétons devant un ennemi qui sans relâche contre-attaque, se cramponnant à tous les points hauts du massif forestier, profitant du brouillard et du froid. Malgré tout, nous délivrons le village de la CHAPELLE et tous les petits sommets immédiats; le tout est nettoyé en milieu d'après-

midi .

Nous faisons une cinquantaine de prisonniers. Il y a de nombreux tués de leur côté. Nos pertes se chiffrent à un chef de char tué, un blessé grave et un léger.

La nuit, nous restons sur nos positions en installant tout autour de nous un champ de mines pour parer à une prévisible contre-attaque nocturne.

22 DECEMBRE 1944 :

Notre nuit a été ponctuée par plusieurs alertes. Dès l'aube nous avons attaqué le village de La Place avec la Légion. L'ennemi résiste, retranché dans plusieurs maisons du village. Les légionnaires cherchent à prendre pied dans la forêt environnante, mais ils sont accueillis par des volées de balles et de *minens* et sont cloués au sol en lisière de bois. Plus moyen de bouger. L'ennemi utilise au mieux ses moyens. Ses mitrailleuses lourdes tirent et soutiennent ses unités. L'une de ces mitrailleuses en particulier interdit la traversée de la clairière. Les légionnaires toujours bloqués ont déjà plusieurs tués et blessés parmi eux. Mais il faut passer coûte que coûte, il faut foncer. Ils réussissent enfin à déborder la position la mitrailleuse et la détruisent.

Notre avance sur le village est rendue pénible, car le terrain qui l'entoure est couvert de forêts de sapins. Nous sommes contraints de progresser lentement sur des sentiers étroits. Des tireurs isolés tentent de stopper notre avance et des *minens* éclatent un peu partout, fusant dans les branches des arbres. Le froid est mordant et la neige tombe sans discontinuer : tout se lie contre nous et retarde notre attaque.

En l'espace d'une seconde j'aperçois dans mon périscope deux chars lourds ennemis, silhouettes massives et sombres surgies de derrière les premières maisons du village et qui avancent en tirant sur nos positions, accompagnées par des fusiliers. J'alerte aussitôt mon chef de char par l'interphone lequel répercute l'alerte aux autres chars. Sans plus tarder un déluge de feu s'abat sur les deux chars adverses qui continuent leur avance sans être touchés ! Soudain il semblent hésiter puis tournent sur leurs chenilles et font demi-tour suivi de leur infanterie. Surpris et ne voulant pas perdre une pareille occasion de détruire des chars lourds ennemis, dans chaque interphone on entend soudain : " Tourelle à midi, feu à volonté ! ". Tous nos canons de 75 crachent alors leurs obus. Coup au but ! l'un des chars est touché et flambe aussitôt. L'autre essaie d'abord de battre en retraite, puis il s'immobilise et pointant son canon dans notre direction fait feu sans plus attendre, touchant l'un de nos chars. Par chance son équipage est indemne. Alors que le char ennemi tente de se poster à couvert derrière les premières maisons, il est pris à partie par un de nos chars qui par une manœuvre habile le surprend par derrière et le détruit. Aucun survivant ne sortira du brasier et des explosions qui ébranlent cette carcasse d'acier.



Poursuivant leur avance, nos blindés appuyés par la Légion chassent le reste de l'ennemi. Le village est libéré. Vers 14h00 notre peloton part nettoyer un petit hameau où nous faisons une vingtaine de prisonniers dont un officier. Entre-temps l'ennemi s'est ressaisi et procède à d'intenses tirs d'artillerie. C'est alors qu'au bas d'une colline proche de notre position une section d'infanterie de la Wehrmacht contre-attaque en hurlant des cris de guerre. A travers mon périscope, je vois ces fous avancer serrés les uns contre les autres ou ramper à découvert. Ils donnent leurs dernières forces dans un sursaut désespéré, et ne cessent de se rapprocher. Pourtant l'épuisement est visible car chaque homme qui tombe ne se relève plus. Des ombres surgissent en rampant et roulent pêle-mêle les uns sur les autres, comme des feuilles mortes balayées par le vent. Notre infanterie tire comme à la parade. Puis soudain c'est le silence qui prévaut. Il ne s'agit plus que de survivre aux éclats d'acier qui sifflent, qui brûlent et qui tuent. Le plus gros de la troupe reflue à couvert dans la forêt, tandis que nos obus de 75 mm et nos mitrailleuses lui infligent de lourdes pertes.



Nous sommes relevés vers 22 heures et rejoignons ORBEY. Pertes pour l'escadron : Deux chars. Dans ces combats de char contre char, ce que je craignais le plus, c'était de me retrouver, face à face, avec ces fameux chars lourds ennemis " TIGRE " avec leurs longs canons de 88 mm à frein de bouche. Tout au long de notre campagne d'ALSACE, ces chars ont en effet montré leur supériorité sur nos chars "SHERMAN" bien moins armés avec leur canon de 75 mm. La seule façon de les détruire, était de les surprendre par l'arrière.

Aussi lorsque dans l'interphone j'entendais notre chef d'escadron dire : "Attention ! Char Tigre signalé dans le secteur", mon cœur battait la chamade. Voir l'un de nos chars détruit par ce fameux TIGRE était plus qu'édifiant !

23 DECEMBRE 1944 : Journée calme passée à ORBEY. De plus en plus nous voyons défiler de nombreux prisonniers que ramènent vers l'arrière notre infanterie. On les voyait épuisés glissant sur la neige gelée, l'oeil hagard nous regardant comme des bêtes curieuses. Quel monde étrange que la guerre ! Au-dessus du village, le ciel était gris à l'infini. Par moments il neige fort et la température continue largement de descendre au-dessous de zéro. Dans la journée le froid augmente, le vent souffle de plus en plus soulevant des tourbillons de neige. Nos blindés dissimulés un peu de partout dans les rues, semblent inertes, sans vie. Nous logeons dans les maisons les plus proches vides de leurs habitants.

24 DECEMBRE 1944 : Veille de NOËL. Que va nous réserver cette journée ? Allons nous pouvoir assister à la messe de minuit qui sera célébrée pour la circonstance dans une cave, car l'église n'est plus qu'une ruine. Nous l'avons tous espéré, mais hélas cela ne sera pas le cas... A 9h00, notre escadron reçoit l'ordre de participer à la défense de FAING et de TANNACH car l'ennemi vient de contre-attaquer à l'ouest de ces localités. Nos chefs de groupe reçoivent leurs missions. Nous partons. Dans l'écho de la vallée roulent longuement les coups de tonnerre d'un engagement situé non loin de là. Devant nous on ne voit pas au-delà d'une dizaine de mètres tellement les gros flocons de neige qui tombent grossissent au fur et à mesure qu'ils arrivent au sol. Des congères se forment sur les bords de la route. L'infanterie qui nous suit a de la peine à se tenir debout. On sent la présence toute proche de l'ennemi. Déjà on entend des coups de feu tirés d'un bois dans le voisinage. Nos adversaires sont bien postés derrière les talus des fossés ou bien derrière les amas de neige. A certains endroits, ils essaient de gagner du terrain, aussi nos unités doivent progresser par bonds et marquer plusieurs arrêts dans leur marche en avant pour tirer. Les chenilles de nos chars n'arrivent même pas à entamer les bords de la route tant le sol était gelé, dur comme de l'acier.

Le 3^e escadron est en difficulté dans le secteur de TANNACH. Il est sans cesse attaqué par une infanterie ennemie mordante, appuyée par une forte artillerie. Nous ne attendions pas à cette forte attaque, surtout en cette veille de Noël. Pour notre escadron, il est primordial d'aller renforcer le 3^e escadron et de contenir la poussée ennemie. De partout les Allemands font le forcing et mettent en oeuvre quelques blindés et unités motorisées, mais il ne peuvent se mouvoir comme ils le voudraient, car il ne peuvent comme nous s'égayer hors des routes.

Le terrain est très boisé. La route que nous suivons est constamment bombardée. Des fontaines de



neige s'élèvent et retombent, les éclats rebondissent sur un sol gelé. Lentement nous nous approchons d'un carrefour, aussitôt nous sommes pris par un déluge de tirs de *minens*. Nos chars n'arrivent plus à faire avant, la moindre manoeuvre les fait dérapier, ils zigzaguent. Ceux qui arrivent derrière nous, assistent impuissants à cet étrange carrousel. Nous bloquons la circulation. Nous sommes immobilisés ce que profite l'ennemi en profite pour nous arroser de *minens*. Notre lieutenant voyant ce désordre, ordonne à tous les équipages, à l'exception du conducteur, de sortir des chars et d'essayer par tous les moyens de mettre sous les chenilles tout ce qui nous tombe sous la main : terre, débris d'arbustes, cailloux etc .. afin de nous sortir de ce pétrin. Dès notre sortie nous sommes pris à partie par un tir nourri de *minens*. L'ennemi sur les hauteurs, règle à vue son tir meurtrier. Dans



l'éclair d'une seconde, je vois notre tireur qui s'effondre près de moi. J'essaie de le relever, hélas il a déjà les yeux vitreux et rend son dernier soupir. Un peu plus loin, je vois notre chargeur qui se met à courir pour s'abriter, de larges plaques de sang zébrant son dos, il a reçu quantité d'éclats ; il s'écroule en gémissant. Je le prends par les épaules et essaie de le ramener sous le char car il ne peut plus marcher. L'ennemi nous harcèle sans cesse, recherchant notre anéantissement total. A l'arrière les autres chars essaient de reculer pour se mettre hors de portée. A ce carrefour c'est un vrai cafouillage. Ceux qui tentent de quitter la route se trouvent embourbés dans les champs. Notre infanterie, elle aussi, cherche des abris, il y a parmi eux des tués et des blessés.

A l'intérieur du char on entend hurler notre lieutenant dans l'interphone, mais personne ne peut lui répondre. Seul le conducteur a son poste essaie de démarrer et de se sortir de ce maudit carrefour. Les éclats de *minens* viennent s'écraser sur notre char avec un bruit fracassant. Je ne sais pas comment j'ai pu éviter tant de métal en fusion s'abattant sur nous. Voyant que notre char ne pouvait démarrer, je m'abrite du mieux au-dessous de lui, quelques fantassins viennent eux aussi me rejoindre...

Pour comble de malheur dans son affolement notre conducteur se blesse assez sérieusement aux deux mains en voulant rabattre précipitamment son capot avant. Le char est complètement inerte, comme mort. Les minutes qui passent ressemblent à des heures sans fin. Soudain une brève accalmie que nous mettons à profit pour réintégrer l'intérieur de notre char. Notre conducteur gémit à son poste, ses doigts dégoulinent de sang sur son treillis. Il n'est plus en état de conduire. Prenant l'interphone je rends compte au lieutenant qui m'annonce venir prendre le commandement de notre Sherman, car notre chef de char a lui aussi été blessé. Sitôt en tourelle, le lieutenant demande par radio l'évacuation des blessés et des tués. Ce qui fut fait en très peu de temps. Nous tentons alors de quitter ce maudit carrefour. L'ennemi donne à plein ses dernières réserves, essayant de nous faire reculer coûte que coûte. Nos unités s'étant ressaisies nous mettons enfin hors de combat les éléments adverses qui s'étaient trop avancés. Seuls avec notre lieutenant comme chef de char, soutenus à l'arrière par les autres chars du peloton, nous reprenons notre progression. Je reçois l'ordre de prendre un sentier qui monte en pente très raide. Je n'avais pas fait une quinzaine de mètres qu'au détour d'un mamelon apparaît un char destroyer de notre sous-groupe en flammes, probablement atteint par un coup de *panzerfaust*. Une épaisse fumée noire s'élève au-dessus de la carcasse ; des corps inertes sont comme suspendus par dessus le blindage passé au rouge vif, d'autres non loin gisent au sol probablement abattus alors qu'ils tentaient de fuir le brasier. Alors que nous assistons impuissants à cette scène horrible, une grêle de *minens* vient s'abattre autour de notre char, obligeant notre lieutenant à s'abriter dans la tourelle. Impossible d'aller plus loin car nous ne pouvons pas contourner le char destroyer... C'est alors que la nuit se met à tomber, si rapidement qu'on ne peut bientôt plus rien distinguer. Les hommes et les machines sont exténués d'avoir combattu depuis le matin. Des fusées éclairantes éclatent de temps à autre au-dessus de ce décor spectral, ponctuées par des salves intermittentes de mitrailleuse lourde.

Nous reculons dans un champ de neige où nous nous postons jusqu'à ce que bien plus tard dans la nuit nous soyons relevés pour redescendre vers l'arrière. Nous passons le reste de la nuit dans une immense ferme de la région perchée à flanc de coteau. Il y a un continuel va-et-vient d'unités d'infanterie et d'équipages de chars. Les hôtes de cette ferme se dépensent sans compter pour nous reconforter, nous donnant des boissons chaudes, soignant nos blessés. J'avais encore en tête les événements de la journée qui bourdonnaient sans cesse. Je me mis à sangloter. Je n'étais plus le



même homme. Jusqu'ici j'avais vécu bien des drames, mais pas comme celui de cet après-midi. Je revoyais notre tireur couché à terre, mort, notre camarade SIMOND... Notre peine était grande, et ma peine immense : SIMOND était pour moi plus qu'un frère. Au fin fond du bled au MAROC, nous avions passé ensemble des moments inoubliables. Nous partagions la même guitoune, faisions les rêves les plus fous en évoquant notre retour un jour à la vie civile. En cette veille de Noël où il m'avait proposé d'assister avec lui à la messe de minuit dont le déroulement était prévu dans une cave, il n'était plus de ce monde en fin d'après-midi... Cher SIMOND lorsque j'évoque encore aujourd'hui cette tragique journée du 24 DECEMBRE 1944, je ne peux oublier ton souvenir, un souvenir qui restera à jamais gravé dans mon cœur.

25 DECEMBRE 1944 : Journée à peu près calme. De temps en temps notre artillerie tire quelques obus sur les positions ennemies installées sur les crêtes. L'effet des départs est terrifiant, l'onde de choc provoquée par les une telle vague de feu, le vacarme étourdissant et l'effet de souffle doivent démoraliser complètement ceux qui reçoivent les impacts. Trois soldats ennemis se sont rendus cet après-midi, leurs visages envahis d'une barbe sauvage, ils font pitié à voir. Nous sommes relevés par le 2^e peloton. Nous retournons à ORBEY.

29 DECEMBRE 1944 : Voilà trois jours que nous sommes à ORBEY. Nous-nous organisons pour les prochaines batailles. Le 2^e peloton est relevé par le 3^e peloton qui lui aussi rentre à ORBEY. Le char du peloton de commandement a été atteint de plein fouet : Il reste sur le champ de bataille. L'atelier régimentaire a bien essayé de le dépanner, mais sans succès. Un porte-char devra venir le récupérer. Nous apprenons que l'ennemi a arrêté ses contre-attaques, figé, littéralement gelé par la température sibérienne. Tout est saisi par glace : Hommes, moteurs et armes. Nous sommes renforcés par d'autres sous-groupements de la division. Pour nos futures attaques, c'est à notre escadron qu'il incombera de lancer la progression, non seulement en direction de l'est, mais aussi au-delà des grandes routes. Un autre escadron constituera notre aile droite. Nous commencerons par faire mouvement à travers une forêt afin de nous rapprocher de l'ennemi et de nous trouver en contact avec son arrière-garde. Nous connaissons le système de défense adverse et la répartition approximative des troupes. Nous savons que les Allemands ont organisé leurs lignes de défenses sur une profondeur de quinze à vingt kilomètres. Nous avons obtenu ces renseignements grâce à l'interrogatoire des prisonniers. Chaque jour qui passait voyait se réduire les effectifs ennemis, mais il était encore très mordant face à notre détermination à avancer. Beaucoup de nos adversaires devaient se poser des tas de questions. Comment tenir par un froid pareil avec si peu de forces ?

30 DECEMBRE 1944 : L'ordre de se tenir prêt à faire mouvement nous arrive dans l'après-midi. Notre sous-groupement doit se porter dans la région de SAINT-DIE pour s'y refaire.



31 DECEMBRE 1944 : Dans la matinée par un froid épouvantable et la neige qui tombe, nous quittons ORBEY. Nous roulons toute la journée. Les équipages sont épuisés. Un tel trajet par un temps pareil n'arrange ni le moral des hommes, ni le matériel roulant. Toutes nos liaisons sont assurées par des jeeps ou des motocyclistes, car les communications par radio sont interdites. Notre déplacement doivent se faire dans le secret absolu. Nous parvenons au village de LA PETITE FOSSE, un peu lugubre, mais intact.

1er JANVIER 1945 : Notre capitaine nous présente ses vœux. Il souhaite à tous de pouvoir se voir et se parler le plus longtemps possible... Que va nous apporter cette nouvelle année ? Nous pensons tous à nos familles angoissées et nous souhaitons que ce cauchemar se termine bientôt...

2 au 20 JANVIER 1945 : Déjà dix-neuf jours que nous sommes ici au village de LA PETITE FOSSE. On dirait que la guerre est finie tellement tout est silencieux, on n'entend plus le canon tonner au loin. Nous passons notre temps à réviser notre matériel, repeignant nos chars à la chaux vive, ou bien nous nous reposons dans les maisons réquisitionnées. Nous avons participé à une prise d'armes à PROVENCHERES où pour la première fois on nous a



présenté l'étendard de notre régiment qui avait été caché depuis 1940. C'est à cette occasion que j'ai été décoré de la Croix de guerre pour mon comportement à KAYSERSBERG. Quelle émotion quand le colonel m'épingla cette distinction sur la poitrine puis quand il me serre la main en disant « C'était dur à KAYSERSBERG n'est-ce pas ? ». Mes jambes tremblent et je suis incapable de lui répondre... Nous recevons l'ordre de départ à 8h30 le 20 janvier. Nous quittons LA PETITE FOSSE pour aller à LAPOUTROIE par PROVENCHERES , SAINT DIE et le col du BONHOMME.

22 JANVIER 1945: Depuis deux jours nous sommes ici à LAPOUTROIE. Nous blanchissons encore nos chars à la chaux, enveloppons nos paquetages extérieurs avec des étoffes blanches, tandis que nos chefs de chars se confectionnent des cagoules. Nous sentons qu'une puissante offensive va bientôt se déclencher. Nos unités qui montent en ligne doivent prendre des précautions exceptionnelles de camouflage. Nous ne devons circuler que de nuit et nous mettre à couvert le jour, éviter de faire le moins possible de bruit avec nos engins motorisés afin de ne pas donner l'alerte à l'ennemi. Vu de loin le camouflage de nos blindés est parfait, ceux-ci se confondent parfaitement avec le paysage hivernal.

23 JANVIER 1945 : L'ordre de faire mouvement arrive le soir. Il neige sans arrêt. On nous annonce que nous allons attaquer COLMAR. Les Américains commenceront dès cette nuit. Notre escadron se porte à RIQUEWHIR. Pendant tout le trajet on ne voit presque rien du char qui nous précède tant les tourbillons de neige étaient denses, soulevés par un vent glacial. Même les traces de chenilles étaient rapidement comblées. Les véhicules motorisés s'enfonçaient jusqu'aux essieux et l'infanterie avait de peine à se frayer un chemin dans l'épaisse couche poudreuse. Chaque homme devait être constamment attentif afin de coller à celui qui le précédait au risque de se trouver ait soudain isolé.

24 JANVIER 1945 : Nous faisons mouvement de très bonne heure, le froid est vif et la neige n'a pas cessé de tomber. Nous prenons position près d'un bois. Nous avançons, tassant la neige sous nos chenilles. Ils ont fière allure nos blindés recouverts de blanc. Nous couchons dans une maison bourgeoise vide de ses occupants. L'ennemi est favorisé par un temps pareil car notre aviation ne peut sortir pour effectuer ses raids.

25 JANVIER 1945 : Notre groupement a pris OSTHEIM. Après une lutte acharnée six chars ont été détruits. Les têtes de pont de l'ILL se sont agrandies mais notre situation évolue très lentement.



26 JANVIER 1945 : Nous devons nous porter jusqu'à la ligne droite de l'ILL vers le sud. Nous arrivons rapidement à BEBLENHEIM où nous nous installons pour la nuit. Nous craignons une contre-attaque de blindés ennemis, car le secteur est tout particulièrement fragile. Nous sommes à nouveau en première ligne. Nous faisons le plein de carburant et de munitions : Toutes ces opérations s'effectuent sans précipitation, sans lumière et en silence. Transis, trempés, nous avons les pieds dans l'eau glacée, la neige le froid, ce qui vient s'ajouter aux difficultés que nous impose la résistance féroce de l'ennemi. On devine dans l'échancrure de la forêt ses premiers avant-postes... Le paysage est figé, froid comme du métal. L'infanterie

alourdie par le poids des sacs vient prendre position autour de nous et s'infilte dans la forêt qui se trouve à notre gauche. Des traînées de brume s'effilochent sous le vent et viennent raser le sol. Des bruits de moteurs nous parviennent au-delà de la forêt. Est-ce que l'ennemi va attaquer de ce côté-ci ? On s'attend à les voir déboucher à 500 mètres face à nous !

Nous passons notre première nuit (et quelle nuit...) dans nos chars toujours en alerte, sans pratiquement bouger... Nous sentons petit à petit nos pieds devenir raides... attendre ... toujours attendre ... De temps en temps nos yeux se ferment, pourtant il ne faut pas relâcher notre surveillance ! Et nous ne pouvons pas nous plaindre car nous voyons que la situation de l'infanterie est pire, obligée par un froid pareil de se plaquer à même le sol dans des trous improvisés...

Nous avons pour mission de contenir l'ennemi dans ce secteur au profit d'autres unités pour assurer leur mouvement d'approche. Pendant ce temps là notre sous-groupement et l'infanterie américaine sont sévèrement contre-attaqués au nord d'HOLTZWIR. L'ennemi bien retranché a en effet reçu pendant ce temps des renforts, et sa défense est partout efficace.



27 JANVIER 1945 : Nous passons une nuit calme. Dans cette plaine glacée de MAISON ROUGE, le vent ne cesse de hurler et la neige tombe sans arrêt. Nous restons vigilants et surveillons en permanence les lisières du massif forestier où la lumière paraît rassurante comparée à la pénombre de l'intérieur. Celle-ci est en effet propice aux pièges et aux embûches. La légion qui est l'infanterie la plus avancée, est à chaque instant à la merci de tireurs embusqués derrière chaque buisson ou chaque levée de terre. Nous avons réussi à faire du café avec de la neige fondue. Ce bois face à nous, nous obsède, on s'attend à chaque instant à voir l'ennemi en sortir brusquement.

Nous recevons l'ordre de partir l'après-midi avec trois de nos chars et de l'infanterie Américaine pour reconnaître un pont, le nettoyer et le faire sauter. Cette progression vaut la peine même si tout est gris et blanc ton sur ton sous un ciel polaire. Nos chars se font " allumer " à partir du Ladhof. La riposte est intense. Soudain des flammes jaillissent. Un de nos chars est touché, tourelle bloquée, canon inutilisable. L'aide-pilote affolé essaie de sortir du char, aussitôt des tirs de mitrailleuse convergent vers lui et il est tué net devant son Sherman. Le conducteur à son tour pris de panique laisse sa place au tireur qui réussit à ramener le char vers l'arrière.

L'infanterie piétine dans la neige, elle progresse par bonds successifs, se tapit derrière des haies et quelques murets écroulés. Non loin de là un soldat ennemi est étendu sur le rebord d'un trou, inerte, haché par l'artillerie. Les fantassins, grenades à la main avancent prudemment. Soudain à proximité du pont l'air s'embrace, une détonation me fait vibrer, d'autres éclairs suivent, le vacarme s'amplifie : le tir ennemi converge vers moi... A travers nos périscopes nous apercevons des soldats Allemands qui se fauillent à travers les haies, aussitôt nos feux se concentrent sur eux. Plusieurs hommes sont mis hors de combat. Lorsque nous arrivons près du pont, une arme antichar se révèle, tire et nous manque de peu ! La reconnaissance est terminée, la destruction du pont est effective, l'infanterie se retire. Nous rejoignons notre escadron en fin de journée. Il va falloir monter une patrouille la nuit prochaine avec les Marocains de l'escadron et le chef de peloton pour ramener la dépouille de l'aide-pilote...



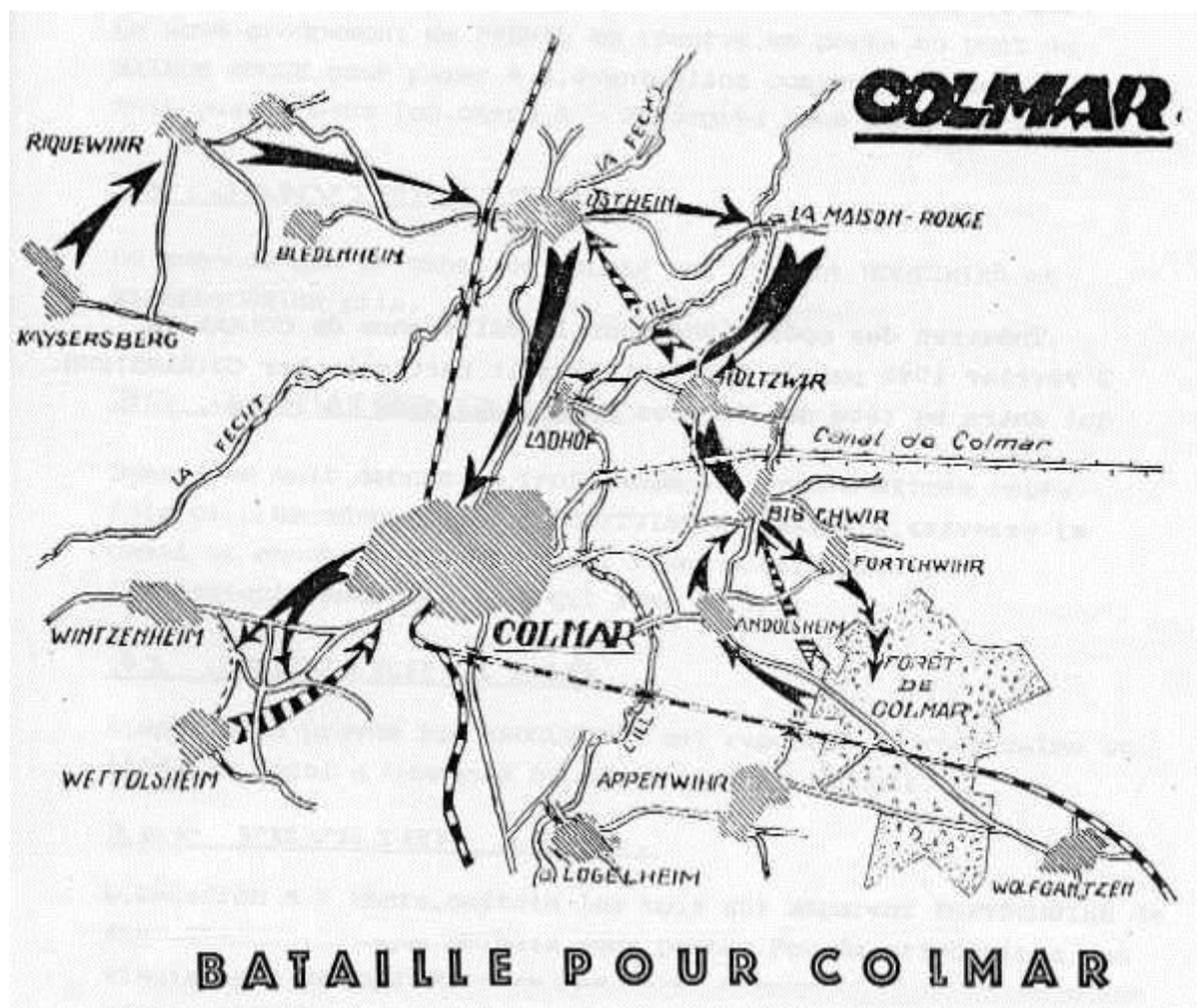
28 JANVIER 1945 : Encore 24 heures glacées passées dans les parages du pont de MAISON ROUGE. Les fantassins sont éreintés. Le grand chic de l'escadron est d'être quand même bien rasé et si possible avant midi. Par - 20°C en rase campagne c'est déjà une grande victoire, au moins sur soi-même. L'intendance a de touchantes attentions : En plus des rations K, voilà qu'elle nous envoie de la viande fraîche... Pas besoin de réfrigérateur bien sûr, et la distribution se fait à la scie. Chaque équipage reçoit un cube de 15 à 20 cm de côté. Avec la hache du lot de bord, on découpe des tranches grossières et on les fait fondre plutôt que cuire sur un feu à base d'essence bien entendu. Cela devrait être horriblement mauvais, mais sur le moment cela nous semble presque succulent.

29 JANVIER 1945 : Le sous-groupe ne bronche toujours pas, et pourtant personne ne parvient à s'habituer au froid. L'artillerie tire sans arrêt et le soir nos chars exécutent des tirs de batterie à 10 et 12 km. Le canal de COLMAR est atteint et nous prenons HOLZWIHR et WICKERSWIHR.

30 JANVIER 1945 : Enfin l'ordre que nous attendions arrive; nous traversons le canal de COLMAR et venons bivouaquer à BISCHWIHR qui a été pris dans la journée : le village est partiellement en ruines et fume encore. Dans les rues, des vaches errent en quête de nourriture et les chiens recherchent leurs maîtres. Dans les maisons détruites, on voit encore quelques objets familiers restés à leur place habituelle. Les habitants ont été évacués par l'ennemi peu de temps avant notre apparition. De nombreuses mines et des abattis jonchent le secteur. Il faut faire très attention de ne pas mettre les pieds où il ne faut pas ! Dans la nuit, de nouveau nous franchissons à nouveau le canal de COLMAR et nous nous emparons de WHIR-EN-PLAINE, puis nous poursuivons en direction d'ANDOLSHEIM.

31 JANVIER 1945 : Notre opération prévue pour attaquer ANDOLSHEIM est reportée. Aussi, nous passons une journée à peu près calme. Le dégel a brusquement commencé dans la nuit.





Extrait du Journal de Marche du 2e escadron du 1er cuirassiers :

(...) 20 janvier 1945

Le départ a lieu à 08h30 de LA PETITE FOSSE. L'itinéraire est: PROVENCHERES - ST DIE - FRAIZE - LE BONHOMME. L'escadron est orienté sur LAPOUTROIE où il doit cantonner.

22 janvier 1945

Journée tranquille à LAPOUTROIE. Les chars sont blanchis à la chaux. Les paquetages sont enveloppés dans des étoffes blanches. Les chefs de char se font des cagoules.

23 janvier 1945

Il neige. L'ordre de mouvement arrive le soir. Il s'agit de prendre COLMAR. Les Américains doivent commencer l'attaque dans la nuit et passer la FECHT et L'ILL. L'Escadron se porte à RIQUEWIHR pendant la nuit.

24 janvier 1945

Le froid est intense et la neige qui continue à tomber empêche l'aviation de sortir, favorisant ainsi l'ennemi.

25 janvier 1945

Les têtes de pont sur l'ILL sont agrandies, mais la situation évolue lentement.



26 janvier 1945

Le CC 4 doit pousser sur la rive droite de l'ILL vers le sud. Le sous-groupe de PREVAL, en réserve, se porte au pont de la Maison Rouge, pour parer à d'éventuelles contre-attaques. Nuit passée dans les chars avec -20° dehors.



29 janvier 1945

On annonce que le Canal de COLMAR est atteint, HOLTZWIHR et WICKERSCHWIHR pris.

30 janvier 1945

Quatrième nuit dehors. Le froid augmente encore, atroce cette fois-ci. L'Escadron passe à HOLTZWIHR, WICKERSWIHR. traverse le CANAL et couche à BISCHWIHR qui vient d'être pris par l'infanterie américaine et qui fume encore.

31 janvier 1945

L'opération prévue sur ANDOLSHEIM est reportée. Journée calme et tiède : le dégel a commencé brusquement dans la nuit.

1er février 1945

L'escadron, à neuf chars, nettoie les bois qui séparent FORTSCHWIHR de NEUF-BRISACH. Attaque normale, sans pertes; peu de prisonniers: une vingtaine à HEXENACKER. Tirs des chars à grande distance sur la route APPENWIHR - LOGELHEIM. Plusieurs camions sont détruits. Des coups au but sont marqués par un Jagdpanther.

A 18h00. le sous-groupe est relevé par les Américains. Il remonte vers 20h00. sur BISCHWIHR et va prendre position près d'OSTHEIM au milieu de la nuit, en vue d'attaquer COLMAR par le Nord.

2 février 1945

A 06h30 le sous-groupe démarre. Le CC 4 attaque COLMAR. Le sous-groupe de PREVAL doit traverser, la ville en vitesse, nord-sud, et établir ensuite des bouchons face au sud et à l'ouest. Le peloton COURSON en tête tombe sur le fossé antichars et doit le contourner pour finalement entrer dans la ville par la route 83. Les Allemands sont surpris, et n'attendaient pas l'attaque sur ce côté-là. Pour l'escadron, pas de résistances importantes, mais de petits groupes qui s'attaquent surtout à l'infanterie. Le "Lynx" est bazooké, le MdL MORINAUX tué. 2 blessés dans le char. La Légion a 14 tués ou blessés.

Malgré cela, le sous-groupe traverse la ville, assez compact, sans gros accrochages. Des prisonniers sont ramassés sur la place Rapp. Le sous-groupe atteint la Croix-Blanche, puis l'agglomération cotée 214 devant WINTZENHEIM, vers 12h30. C'est l'objectif fixé. On y fait quelques prisonniers, un camion est détruit, ainsi qu'une pièce d'artillerie et une camionnette. Le Commandant de PREVAL est sérieusement blessé à 16h30 et évacué aussitôt. Le Capitaine de LEPARDA prend le commandement. A 16h30, pendant que le 3e escadron va prendre WINTZENHEIM, l'escadron entre dans WETTOLSHEIM.

(Fin de l'extrait)



Suite des Mémoires de guerre de Barthélémy PAUL

Bataille de Colmar :



(...) 1er Février 1945

Le dégel a transformé la plaine d'Alsace en un vaste borbier, coupé de rivières en crue. Une dépression barométrique a fait soudain remonter le thermomètre à deux ou trois degrés sous le soleil d'hiver. Les chenilles de nos blindés ont transformé les routes en patinoire. Les gelées nocturnes ne parviennent plus à solidifier le sol de façon permanente. Le dégel arrive et avec lui la boue. Nous ne sommes plus que neuf chars à l'escadron. Nous partons nettoyer les bois qui séparent FORTZWIHR de NEUF-BRISACH.

Dés notre arrivée dans les bois, nous sommes pris par des rafales d'armes automatiques. Aussitôt branle-bas de combat. Nous ouvrons le feu sur tout ce qui bouge. L'ennemi se jette dans la neige à plat ventre. On les voit faire des signes désespérés vers leurs arrières. Ce sont quelques pointes avancées qui se trouvent là.

C'était un des premiers combats importants depuis notre départ d'ORBEY. Prises dans une nasse, ces troupes ennemies avancées étaient épaulées sur leurs arrières par tout un corps d'armée. Elles essayent de desserrer l'étau qui se resserre chaque jour davantage. Certains secteurs ne sont protégés que par quelques points d'appui faiblement tenus. Nous faisons des prisonniers.

Tirs de char à grande distance sur des axes précis où plusieurs camions ennemis sont détruits... Vers 18h00, nous sommes relevés par les américains. Nous remontons vers 20h00 sur BISHWIHR au milieu de la nuit et prenons position près d'OSTHEIM en vue d'attaquer Colmar par le nord.

2 Février 1945

06h30 : nous démarrons pour attaquer Colmar. Nous devons traverser la rivière de l'ILL à la hauteur d'OSTHEIM pour être en place avant le jour au nord d'HOUSSEN, face à Colmar.

Nous ne disposons plus que de 23 chars au régiment auxquels s'ajoutent des légionnaires du RMLE qui constituent notre infanterie d'accompagnement et de cinq chars destroyers du 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique.

Nous nous infiltrons vers l'ensemble de bois et de bosquets qui se situe entre la rivière la Fecht et la voie ferrée. Vers 01h30 notre char de tête se heurte à un fossé anti-char faiblement battu par le feu de l'ennemi, mais infranchissable sans bulldozers, d'ailleurs



aussitôt réclamés. Il y a des champs de mines partout. Le tracé à faire suivre aux chenilles à travers les mines reconnues et les mines supposées, est étudié avec soin.

Enfin notre lieutenant découvre en se rapprochant de la route nationale 83, un chemin de terre longeant des excavations pleines d'eau d'une gravière qui conduit par les quartiers d'artillerie derrière des barricades et obstacles ... Tout autour de nous c'est l'horreur : de nombreux cadavres de fantassins américains sont couchés dans des poses grotesques, comme momifiés. Il y en a un qui n'a pas pu franchir un abri contre un mur, une rafale a dû le cueillir avant qu'il n'y arrive.

Nous redémarquons et nous nous infiltrons avec l'aide des légionnaires le long des casernes et débouchons sur la nationale 83. La réaction ennemie est à peu près nulle. Nous ne sommes probablement pas attendus de ce côté-ci. L'ennemi est surpris mais il réagit aussitôt, embusqué entre les portes cochères au coin des rues. Notre infanterie se heurte à une vigoureuse résistance ennemie à base de bazookas et de snipers tirant à partir des soupirlaux des caves et des lucarnes des toits.



Aussitôt les fantassins bondissent des plateformes de nos chars ainsi que des half-tracks en cherchant un abri le long des maisons, plusieurs d'entre eux tombent. La situation dans les rues devient intenable, sauf pour les équipages des chars qui tous volets fermés, criblent de leurs feux de mitrailleuses les fenêtres et ouvertures

suspectes. Nous déplorons la perte d'un de nos chefs de char et de deux hommes d'équipage qui sont blessés; un sous-officier infirmier, malgré son brassard de la Croix-Rouge, est tué à bout portant en secourant les blessés.

En prenant par une transversale, nous débouchons sur la place Rapp où nous prenons à partie un groupe ennemi. Nous avons un sérieux accrochage vers 11h30 du côté de la caserne WALTER, tandis que derrière nous un autre sous-groupement nettoie la partie nord-est où les combats font rage.



Continuant notre progression, nous arrivons près de la gare à toute vitesse. En passant sur la voie ferrée, j'ai une vive émotion. Un ennemi armé d'un « panzerfaust » sort brusquement d'une porte cochère, se met en équilibre sur ses jambes et sans hésiter tire dans notre direction. Etant le char de tête j'ai vu la mort arriver de face mais heureusement son tir étant extrêmement distant il n'eut aucune efficacité. Je n'ai vu qu'une immense flamme rouge enveloppant notre char et entendu le bruit des éclats d'acier venant s'écraser sur le blindage. Ouf ! j'ai

bien cru ma dernière heure arrivée. Le char suivant a eu du réflexe et la main lourde, et quand le coup de l'autre est parti, la riposte a joué en une fraction de seconde.

Enfin, ayant passé le pont du chemin de fer, nous atteignons notre objectif final près de la cité des Vosges sur la route de WINTZENHEIM où l'on s'installe en bouchon après avoir récupéré un canon, détruit deux camions et fait quelques prisonniers.

A 16h30, nous rentrons dans le village de WETTOLSHEIM où nous chassons les dernières troupes ennemies qui vont se réfugier sur les premières pentes des Vosges. C'est avec une



joie délirante que nous sommes accueillis par la population.

Depuis notre débarquement, nous n'avions plus couché dans de bons draps frais. On nous à gavage de mets succulents, et on nous arrose de vin d'Alsace...

De partout l'ennemi craque. Nos troupes ratissent toutes les vallées vosgiennes ou se traîne encore une des unités ennemies fortement morcelée. 20.000 prisonniers restent entre nos mains, c'est un tableau déchirant qui passe devant nous dans une résignation tragique. Après avoir atteint les premiers contreforts des Vosges, notre épopée n'était pas encore terminée puisque deux mois de combats nous séparaient encore de la fin des hostilités.

Nos soldats partis d'ALGER, d'ORAN, de BÔNE, de BIZERTE et de CASABLANCA, avaient encore devant eux deux mois de marche forcée, de colonnes roulants dans la boue et la neige et d'attaques meurtrières. Encore deux mois de baroud, de manœuvres, de fatigues. de charges d'escadrons blindés contre un ennemi aux abois, toujours solide et courageux. Un ennemi qui allait défendre son territoire jusqu'à la mort. (...)



Le général de Lattre de Tassigny salue le colonel du Breuil à Colmar



Le char "Picardie" du colonel du Breuil, commandant le 1er R.C., défile dans Colmar (Photo ECPAD)



C'était à Colmar le 2 février 1945...

3 FEVRIER 1945

Nous sommes toujours à WETTOLSHEIM où nous passons la journée au repos, à nous refaire en dégustant du bon vin d'Alsace. Mais malgré cela, nous restons sur nos gardes car une contre-attaque peut toujours venir de la forêt non loin de là.

La bataille de Colmar au point de vue moral, ne pouvait réussir que grâce aux exécutants, sachant accepter tous les risques. C'est pour avoir continué à progresser malgré l'acharnement de l'ennemi et les conditions météorologiques déplorables que nos unités et les unités américaines de la 3^e Division U.S. et 5^e D.B. ont forcé la victoire. Ceci ne fut possible que grâce à nos deux armées qui rivalisèrent d'ardeur, qui surent accepter les pures souffrances physiques et les pertes les plus cruelles. Nous savions que nos chars tanks-destroyers étaient absolument inférieurs au matériel ennemi. Il faut songer que nos blindés étaient percés à 2 km par

leur 88, alors que nos tanks-destroyers ne pouvaient espérer les détruire qu'aux environs de 800 mètres et souvent après plusieurs coups au but. Pour l'ennemi, la bataille de Colmar fut une défaite écrasante. Du point de vue moral, l'ennemi chassé définitivement sur la rive droite du Rhin, dut abandonner tout espoir de reconquérir la plaine d'Alsace. Il avait ressenti cruellement le poids des armées françaises renaissantes. Cette armée qu'il croyait avoir abattue à tout jamais et qui était toujours là vivante, alerte, prête pour le combat qui la conduirait à la victoire finale. Notre campagne d'Alsace entreprise dans de dures conditions tant à cause de la fatigue des troupes et des difficultés du terrain que des conditions météorologiques et de l'acharnement de l'ennemi, était définitivement terminée. Le nom de Colmar a souvent chanté dans nos cœurs. Depuis notre offensive du mois d'octobre 1944, nous ne pensions qu'à Colmar. Pour répondre aux appels angoissés de l'Alsace, c'est l'appel de Colmar, c'est la voix de Colmar que nous avons cru entendre. Nous avons eu la conviction que plus rien ne nous arrêterait malgré la résistance farouche de l'ennemi. Comme la plaine d'Alsace était inondée, nous avons dû atteindre Colmar par la montagne. C'était une curieuse entreprise pour une division blindée. La libération de Colmar reste pour nous, c'est-à-dire tous ceux qui l'ont vécue, la plus belle journée de notre existence.

4 FEVRIER 1945

Nouvelle nuit passée à WETTOLSHEIM. L'accueil de la population est magnifique. Chaque maison veut avoir son libérateur. Hélas cela était trop beau, à la fin de la journée nous devons repartir et nous rentrons à Colmar pour la deuxième fois. Mais cette fois-ci pour y cantonner. Nos blindés sont parqués dans la caserne RAPP et nous sommes logés chez l'habitant. Que dire de ces plusieurs jours passés au milieu d'une population en liesse ? Que ceux qui comme moi ont goûté à ces moments d'ivresse se souviennent ! Nous étions accueillis dans plusieurs familles alsaciennes où chaque repas était arrosé de ce petit vin d'Alsace, où le gîte douillet nous tendait les bras dans des draps et matelas moelleux. Malgré cela, dans ce bonheur retrouvé, on ne pouvait oublier nos camarades disparus qui auraient aimé être parmi nous .

Que dire de ces moments tragiques que nous avons vécu pour venir jusqu'ici ? Comment oublier les durs moments que nous avons passé ? Comment oublier la vue de ces centaines de cadavres autant du côté de l'ennemi, que du nôtre ? Combien ai-je entendu de râles d'agonie, de cris de détresse ? Que de fois j'ai vu roder la mort autour de moi ! En voyant un camarade tué près de moi nombre de fois, je me disais " Pourquoi lui et pas moi ? " Avais-je la " Baraka " ? J'avais seulement vingt-quatre ans à l'époque, mais j'étais déjà un homme mûr. Mais mourir quand la nature vous sourit, quand le cœur bat la joie ! ... Nous savions tous que chaque lendemain n'était pour nous qu'un autre jour d'angoisse ou une mort inconnue viendrait peut-être nous ravir ce que nous avons de plus beau à l'époque : la jeunesse.

Je me souviendrai toujours de ce matin d'attaque sur KAYSERSBERG où cet obus



est tombé entre mon chef de char et moi-même et qui n'avait pas explosé. Quel miracle ! Et que dire encore de tous ces matins où nous partions à l'aurore sur nos positions en vue d'une attaque et que l'on entendait les hommes respirer à leur poste de combat et le tic-tac du bracelet-montre du chef de char.

Nous savions que dans quelques minutes nous serions partis sous un déluge de feu qui démolit les nerfs. C'est au milieu des détonations et des hurlements stridents des canons que l'on verra les jets de terre jaillir en l'air devant nous et les branches d'arbres tourbillonner sous l'impact des obus ; et puis ce cri effrayant dans tous les interphones « En avant ! » Ce cri qui vous glace le sang dans les veines et qui vous prend jusqu'aux tripes. Alors c'est le démarrage, les chars se ruent sur l'ennemi en écrasant les premières lignes. Lorsque l'ennemi faisait mine de résister, nous entendions dans nos interphones hurler nos officiers demandant un tir d'artillerie : « Résistance à droite sur carré 13, demandons soutien d'artillerie sur carré 14 du plan C ! » Comment peut-on oublier ? Nous avons eu des combats très durs. Cette lutte contre la mort, nous l'avons menée toujours dans l'espoir que nous en verrions bientôt la fin. Cette fin que nous attendions avec le plus grand espoir chaque jour. Pour la plupart, elle était arrivée plus tôt que prévu. Combien de nos camarades ont ainsi disparu dans cette tourmente.

On ne peut imaginer ce que l'on ressent quand on voit un de ses camarades gisant à terre ou brûlé vif dans son char. Tant d'images sanglantes qui ne s'oublient pas. Ils n'ont pas été seulement les morts de cette guerre ils ont été aussi les morts d'une autre guerre dont beaucoup auraient bien voulu en connaître le sens. Comment rester impassible devant tant de morts, de n'importe quel côté qu'ils soient ? Soit, le soleil ne peut pas réveiller la vie dans un désert de pierres, mais dans un désert humain, la vie peut toujours revenir ! Quelqu'un un jour a écrit ceci « N'est-ce pas en moi-même le signe d'une profonde tristesse ? » Mais comment oublier, de penser à eux en écrivant ceci ?

28 FEVRIER 1945

Après trois semaines de repos à Colmar nous faisons mouvement. Nous quittons la région du Haut-Rhin pour aller cantonner au nord dans un faubourg de Strasbourg à Eckbolsheim. De nouveau, nous logeons chez l'habitant, tandis que nos blindés sont à proximité. Nous passons nos journées à réviser notre matériel, à faire plus ample connaissance avec les habitants. Dans ce faubourg règne un calme imposant : on dirait que la guerre est terminée. Au bord de la rivière de la Bruche, nous passons d'agréables moments.

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE

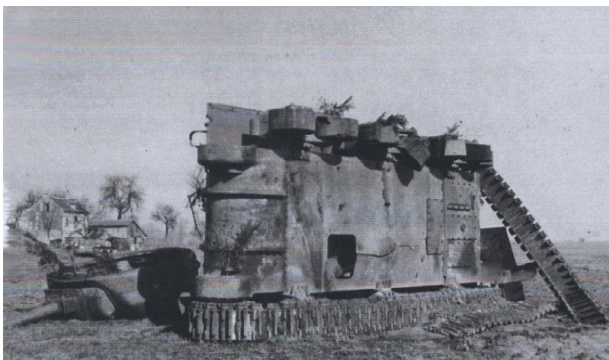
1er MARS au 30 MARS 1945

Pendant notre séjour à Eckbolsheim nous sommes renforcés par du personnel venu de l'arrière et par quelques nouveaux chars afin de compléter nos pertes. Notre séjour se termine aujourd'hui 30 Mars 1945 et nous quittons Eckbolsheim pour aller cantonner dans le canton de Wissembourg.

31 MARS 1945

L'ordre de faire mouvement nous arrive en fin de matinée. Il s'agit de nous porter le long du Rhin dans une zone d'attente. Départ vers 14h45, pour la première fois nous rentrons en Allemagne dans le village de Belheim. Notre bivouac est monté dans un petit bois à proximité. Notre lieutenant est parti reconnaître le passage du Rhin.

Non loin de nos chars se tiennent de grosses pièces d'artillerie lourde en position de tir. Nous avons reconstitué nos casiers d'obus, nos bandes de mitrailleuses ainsi que notre dotation en grenades. Chaque homme d'équipage a graissé son Browning qui se trouve toujours à portée de la main. Au fur et à mesure que nos lignes



s'étirent, notre ravitaillement en munitions devient de plus en plus difficile. En pensant au



ravitaillement, il me revient encore en mémoire cette journée sur le front des Vosges où tout avait très mal commencé. Nous avons attaqué dès l'aube et n'avions pas cessé de harceler l'ennemi, aussi nos réserves en munitions commençaient à fondre à vue d'œil. Nous allions bientôt manquer de munitions d'autant que notre ravitaillement n'avait pas pu suivre compte tenu du changement constant de nos positions en première ligne et des tirs de minens qui accompagnaient notre offensive. A un moment donné il ne nous restait à peine qu'une heure de feu et si l'ennemi avait alors contre-attaqué en force, nous n'aurions pu le contenir...

Maintenant, près de Belheim nous sommes harcelés par des tirs nourris d'artillerie. Les quelques unités d'infanterie qui nous accompagnent sont abritées dans des ruines, mais malheureusement un tir bien ajusté tue et blesse plusieurs Légionnaires. Nous sommes bientôt rejoints par un autre de nos pelotons. Au moment où ces nouveaux chars prennent position, les tirs adverses s'intensifient. Calfeutrés à l'intérieur de nos chars nous laissons passer ce déluge de feu dont nous entendons le bruit infernal, ponctué par les départs de coups et les impacts à l'arrivée...

Le peloton fraîchement arrivé reçoit l'ordre de faire mouvement tandis que nous sommes en soutien. Le premier char s'avance et à peine franchit-il les premiers glacis qu'il est atteint de plein fouet par une arme antichar impossible à localiser. Le conducteur et son aide sont tués sur le coup tandis que les hommes de la tourelle ont juste le temps de sauter à l'extérieur avant que le char n'explose avec toutes ses munitions !

Au niveau des chefs de peloton il y a comme un sentiment de flottement face à cette situation, et la nécessité de faire taire à tout prix l'artillerie adverse finit par s'imposer. Nos chars se mettent enfin en mouvement et convergent par plusieurs chemins de terre vers la forêt que nous investissons. Nous tombons alors sur trois automoteurs désertés par leurs occupants, qui après avoir soudain compris notre détermination à en finir, avaient été pris de panique et avaient fui. Les légionnaires ratissent le bois et ramènent de nombreux prisonniers.

De retour au village j'assiste à une scène pénible. Un survivant du char bazooké pris de fureur dégaine son pistolet et menace d'exécuter l'un des prisonniers. Ceux-ci, serrés les uns contre les autres contre un mur les yeux hagards, s'attendent au pire. C'est alors que notre lieutenant intervient et réussit à désarmer notre camarade d'un revers de main. Ce dernier, effondré, genoux à terre, éclate en sanglots. La vue de ses équipiers brûlés vifs dans son char avait été insupportable pour lui. Quelle journée lugubre !

1er AVRIL 1945, Jour de PÂQUES !

Notre lieutenant et un autre chef de char vont reconnaître le débit des portières du Rhin et les itinéraires de la rive droite. Nous allons cantonner non loin de là dans un autre village allemand du nom de Hordt. Sur les toits et les fenêtres des maisons pendent des étoffes de couleur blanche en signe de reddition. Sur les visages de civils que nous croisons nous pouvons lire la peur et l'angoisse de l'occupation...



2 AVRIL 1945

Depuis une heure nous sommes au bord du Rhin. La barge qui doit nous transporter sur l'autre rive est amarrée contre la berge. Toute la nuit, les feux de notre artillerie ont couvert l'ensemble de la tête de pont. En rien de temps, nos avant-gardes ont atteint le bord du fleuve.

Successivement, half-tracks, véhicules à chenilles, canons tractés et camions commencent à traverser le Rhin et sont déposés sur la rive opposée où les principaux points de passage ont été nettoyés par

des unités de commandos. Tandis que l'infanterie souffle un peu et se réorganise sur la rive, chars et véhicules blindés commencent à se déverser sur la rive opposée, barge par barge.

Aussitôt débarqués sur la rive en face, nous nous rassemblons par groupes et par unités et nous nous



enfonçons profondément dans les lignes de blockhaus et fortifications de campagne Allemandes. Ces blockhaus et fortifications sont heureusement vides de leurs occupants. Un immense trou vient de se creuser dans le dispositif ennemi. Il faut avancer sans perdre un seul instant. Il n'y a plus devant nous d'unités adverses vraiment actives, et elles semblent à la limite de leurs forces, fuyant devant notre avance. Nos unités de déminage déblaient la route. Nous avons l'impression qu'ils agissent beaucoup trop rapidement. Il suffirait d'une seule mine non repérée pour que la mort soit au rendez-vous... L'ennemi a en effet établi et dissimulé un vaste réseau de mines. La plupart sont impossibles à l'œil nu. Notre objectif est paraît-il STUTTGART. Depuis 2h00 du matin nous roulons. Le canon tonne dur sur KARLSRUHE.

3 AVRIL 1945

L'escadron est rassemblé à Huttenheim, à 4h00 du matin, pour participer à une grande offensive avec le sous-groupement. Nous embarquons sur nos plaques arrières des sections de commandos, mais pour une raison inconnue, nous ne démarrons que bien plus tard, vers 10h00, pour arriver au village de Sttafort où l'on s'installe pour la journée.

Quelques habitants, à l'extérieur devant leurs maisons, nous regardent avec angoisse. Beaucoup restent barricadés chez eux. De temps en temps on voit bouger quelques pans de rideaux. Nous avons vu ces mêmes comportements chez nous lors de l'invasion des troupes Allemandes en 1940... Nous avons vu leurs coeurs triomphants lorsqu'ils entraient dans chacun de nos villages et villes... Pourquoi ferions-nous exception chez eux ?

18h30 : alerte ! Nous devons prendre KARLSRUHE dans la soirée, mais comme en cette saison la nuit tombe vite le tout est remis au lendemain matin. Pendant ce temps la Légion qui a franchi le Rhin à Mannlheim nous rejoint vers 21h00.

4 AVRIL 1945

Nous quittons le village de Sttafort à 4h45 comme prévu et fonçons vers KARLSRUHE par l'autoroute. Mais à 1,8 km de la ville, la route est coupée par de grosses destructions. Notre avance est stoppée. Malgré cela nous détruisons trois armes antichars et plusieurs camions.

A 10h30, nous retournons à Sttafort sans avoir réussi à trouver un itinéraire pour rentrer dans la ville. Sur notre trajet de retour nous voyons au loin la fumée des incendies qui ravagent la ville. Les maisons tremblent, soufflées par les obus explosifs.

Cet enfer de flammes scelle en une heure à peine le destin de KARLSRUHE. C'est en arrivant à Sttafort que nous apprenons que la ville vient d'être prise par le 3^e escadron. Nous aurions pu avoir l'honneur de pénétrer les premiers sans cette coupure d'autoroute...

5 AVRIL 1945

La mission de notre sous-groupement est aller dégager le passage de Weingarten par l'Est. Nous partons à 5h30 et faisons route sans histoire. Au passage nous ramassons quelques prisonniers. Vers 11h30 nous marchons sur Johlingen, progression très rapide au milieu d'ennemis en déroute. On fait encore des prisonniers. Le village est pris par surprise. Nous-nous emparons d'une batterie de 105 tractée et de trois autres canons. Un camion tirant deux canons de 75 PAK est incendié, un autre canon anti-char de 88 lui aussi est détruit. Une quarantaine de prisonniers sont encore faits dans le centre du village, mais beaucoup de soldats adverses sont tués en essayant de se replier.

Enfin nous réalisons la liaison avec les 2^e et 3^e pelotons à Weingarten, mais l'opération est lente et difficile et coûte quand même à l'ennemi deux mortiers. Il y a encore de nombreux tués dans ses rangs. De partout arrivent des soldats qui lèvent les bras au bout duquel ils tiennent un drapeau blanc ou une étoffe semblable.

Afin de contourner une arme antichar nous tentons de passer sur un petit pont de pierres qui s'écroule aussitôt entraînant notre char dans la rivière. L'eau commence à s'engouffrer dans notre engin dangereusement en dévers et proche de chavirer. Nous n'arrivons pas à sortir d'affaire et prenons bien du retard alors que notre unité continue l'attaque en direction du village. Nos éléments de reconnaissance aperçoivent trop tard un profond fossé anti-char provoquant l'arrêt inopiné de la progression. Aussitôt une pluie d'obus et de balles traçantes s'abattent sur nos chars et sur les premières maisons du village. Nos camarades surprennent et détruisent deux canons anti-chars en embuscade. Tandis que l'infanterie ennemie fuit en désordre, deux de nos pelotons reprennent la direction du Nord.

6 AVRIL 1945

Alors que notre char est toujours dans la rivière, notre sous-groupement est en difficulté nord de



KONIGSBAH. En principe, il doit déboucher au sud du village, l'objectif étant la cote 288. Nous avons pu récupérer notre matériel d'armement individuel et nos effets personnels. Nous transportons le tout dans un moulin non loin de là, sous les regards curieux du meunier, de sa femme et de sa fille.

L'ennemi s'est ressaisi et par une contre-offensive il a repris une partie du village de KONIGSBAH. Nous subissons énormément de pertes, surtout parmi les unités de commandos qui postés sur nos plaques moteurs. Trois de nos chars mettent en flammes chacun un canon *Sturmgeschütz*. Un autre de nos chars oblige un automoteur à se saborder et à en récupérer un autre intact. Tandis que nos *Sherman* commencent le nettoyage de la partie ouest du village avec des unités de légionnaires et de commandos, l'un de nos engins est détruit par une arme antichar.

L'ennemi fait le forcing et contre-attaque à nouveau, mais nos équipages réussissent à bloquer l'offensive en les écrasant l'ennemi sous une pluie d'obus et de balles de mitrailleuses. Enfin le nettoyage du village prend fin et la cote 288 est prise vers 16 heures.



Mon ancien char le "Louvières" est hors service, gravement endommagé par l'artillerie ennemie. Un autre *Sherman* est touché mais moins gravement. Nous déplorons deux tués et quatre blessés, le capitaine des commandos a été lui aussi tué.

7 AVRIL 1945

L'atelier de dépannage régimentaire est venu très tôt ce matin pour sortir notre engin de la rivière. Après l'avoir hissé avec une grue, il l'ont mis sur l'esplanade du moulin. Nous ne pourrions repartir si tôt, car il y a énormément de dégâts dans nos moteurs. Nos dépanneurs nous apprennent que notre sous-groupe a foncé vers PFORZHEIM dont il a atteint

les premières maisons au crépuscule.

Sitôt sur les lieux, il a été accueilli par une unité de *panzerfaust* et de tireurs isolés, mais malgré cet acharnement il a pu prendre pied dans le haut de la ville où il s'est installé en carré pour la nuit.

8 AVRIL 1945

Nous sommes toujours au moulin où l'atelier de dépannage fait de son mieux pour nous ramener dans l'action. Le travail est harassant, beaucoup de pièces moteur sont détériorées. On entend au loin le canon qui tonne. De savoir que mon escadron est au contact de l'ennemi pour une grande bataille me donne le cafard.

C'est en effet la bataille de PFORZHEIM qui se déroule en ce moment. Dès le lever du soleil, encadrés par les commandos et les tirailleurs, nos unités descendent vers le centre de la ville et nettoient la rive nord de la rivière ENZ. Il y a peu de résistance en ville, mais de nombreux tirs d'artillerie, de *minens* et d'armes automatiques viennent des collines d'en face, d'autant mieux ajustés que la ville est complètement rasée. L'avance de notre escadron est très lente, retardée par un ennemi qui au fur et à mesure se rend en grand nombre. Plus de 200 prisonniers sont rassemblés dans le secteur. L'escadron lors de sa progression subit un bombardement à l'arme lourde d'une extrême violence. Les dégâts sont tels que cette unité est forcée de rechercher un autre itinéraire. Dans le village de Brotzingue elle est ensuite prise à partie par une infanterie mordante et par beaucoup de *snipers* dont les tirs remarquablement précis causent énormément de pertes dans les rangs de notre infanterie. L'escadron se trouve alors dans une impasse, d'autant que les *Sherman* de tête viennent de tomber en panne... Un de nos chars tire sur une section ennemie et détruit 4 armes automatiques.

C'est vers 14h15 que malheureusement notre chef, le capitaine DORANCE est tué sur le coup par une balle reçue en pleine tête sur sa tourelle. Voici la version de ceux qui ont vécu ce drame. Le char de notre capitaine était en difficulté, pris sous un déluge d'obus venant des faubourgs de PFORZHEIM. La section de Légionnaires qui le suivait venait d'être pratiquement anéantie. Se voyant privés du soutien de l'infanterie, nos chars de tête prennent en enfilade la rue principale jonchée de légionnaires tués ou blessés. C'est en tentant de répondre à l'appel d'un chef de section du bataillon de choc qui voulait s'informer sur la situation, que notre capitaine souleva son tourelleau et essuya alors une rafale de mitrailleuse tirée dans sa direction par un ennemi caché derrière une fenêtre.

Le combat fait rage, l'ennemi se bat durement sans espoir de recul, il se terre et résiste dans ses trous individuels. Vers 15h30 l'escadron reçoit l'ordre de se replier. Un *Half-Track* plein de blessés Légionnaires et de Chocs, doit s'ouvrir une voie de vive-force au travers des Allemands qui arrivent en



renfort. Notre lieutenant prend alors le commandement de l'escadron.

9 AVRIL 1945

Nous n'avons plus que 11 chars en état de marche. Vers 5 heures du matin, ils se préparent à partir de KONIGSBAH, mais ce n'est qu'à 10h30 qu'ils peuvent faire mouvement sur ELMENDIMGEN où ils vont passer la nuit tranquillement.

10 AVRIL 1945



Et nous pendant ce temps là que faisons-nous au Moulin ? Manquant de pièces principales qui tardent à venir, l'atelier de dépannage est reparti nous laissant seuls. Tout est calme. On n'entend plus le canon tonner, on dirait que la guerre est terminée. Cet après-midi, nous avons voulu faire un tour sur les coteaux des alentours, et quelle ne fut pas notre surprise de débusquer des soldats ennemis postés dans des trous individuels ! Dire que depuis cinq jours que nous sommes ici, ils auraient pu nous tirer comme des lapins... En fait ils étaient déjà

décidés à se rendre dès notre arrivée, mais avaient finalement tergiversé car leurs officiers leur avaient fait croire qu'ils seraient immédiatement fusillés s'ils étaient pris ! Nous les avons emmenés avec nous au moulin. Enfin un peu avant la nuit, nous sommes délivrés de notre isolement. L'atelier de dépannage est revenu. Notre char est hissé sur un porte-char nous grimpons sur un camion GMC avec nos prisonniers et en route pour rejoindre l'escadron.

Nos armées foncent en force vers l'Est à travers le pays ennemi. Nos régiments comprennent alors un nombre important de jeunes recrues qui n'ont jamais vu le feu. Chaque unité, chaque groupe a son itinéraire. Ils avancent dans des forêts impénétrables, échangeant de temps en temps quelques coups de feu avec les patrouilles ennemies. L'adversaire est décidé à défendre chèrement sa patrie ce qui explique les périodes très dures de combats qui vont suivre et qui ne pourront s'achever que par la reddition ou l'anéantissement. Notre infanterie fait des prodiges, et nous la soutenons sans faille.

11 AVRIL 1945

Nous voici de nouveau en première ligne. L'escadron recommence sa progression vers 14h00. Progression lente et délicate dès le village de DOBEL en pleine Forêt Noire. Nous sommes épaulés par le 151^e régiment d'infanterie. Dès que nous sortons de la forêt, nous repérons une forte colonne ennemie qui défile sur notre flanc droit. Aussitôt une pluie d'obus et de balles de mitrailleuses converge vers elle, écrasant et renversant au passage des véhicules. Les obus explosent au milieu d'éclairs avec un bruit de tonnerre. Quelques sections ennemies tentent de sortir de la lisière de la forêt et viennent se réfugier de l'autre côté de la route, mais elles sont aussitôt mises hors de combat. Quelques éléments encore valides attaquent nos flancs ainsi que nos arrières dans un dernier sursaut. Sur le bord d'un talus un soldat ennemi blessé encore conscient regardait ses entrailles s'échapper entre sa veste et son pantalon... Quelle horrible vision de voir un homme mourir de cette façon ! Le commandant ennemi du secteur est fait prisonnier. Nous ne déplorons aucune perte à l'escadron.

12 AVRIL 1945

Pendant que le détachement de la Légion reprend sa marche avec d'autres pelotons, nous progressons avec le 151^{ème} régiment d'infanterie sur un itinéraire parallèle. Arrivés près du village de KALTENBRONN, nous nous trouvons face à d'énormes abattis défendus par une infanterie ennemie déterminée à combattre. Impossible d'aller plus avant : En voulant reconnaître un autre itinéraire, nous nous heurtons à un fossé antichar de 10 mètres de large et 5 mètres de profondeur environ. Une section de grenadiers Allemands surpris de nous voir arriver par là tente de nous arrêter mais en vain. Pris



sous nos feux, elle n'a guère le temps de comprendre ce qui lui arrive. Elle rompt bientôt le combat et prend la fuite. Nous occupons le village. La plupart des habitants sont partis. De partout on ne voit que des véhicules déchiquetés par l'artillerie et brûlés par le phosphore. De nombreux cadavres gisent au sol dans des positions des plus étranges. Nous sommes maintenant tellement habitués à voir de telles scènes d'horreur que nous ne faisons plus guère attention...

Pendant que nous occupons le village, un détachement de la Légion continue vers SPROLLENHAUS mais il ne peut pas l'atteindre à cause d'un trop grand nombre de barricades. L'entrée du village est constellée de chevaux de frise, de réseaux de barbelés et d'énormes hérissons de rail soudés entre-eux. Il faut le concours du Génie pour faire tout sauter. Nous-nous emparons d'un 75 PAK et faisons une soixantaine de prisonniers. Un de nos chars tombe en panne sous le feu de l'ennemi, mais le contact est bientôt rompu. Notre escadron est maintenant réduit à 9 chars. Nous passons une journée calme à KALTENBRONN, mais restons sur nos gardes.

14 AVRIL 1945

De très bonne heure, nous quittons KALTENBRONN et remontons encore une fois à DOBEL que nous atteignons à 11h30. Nouveau départ vers 14h00 pour HOFFEN d'où notre offensive doit nous mener sur le village de CALMBAH. Le village est pris mais il est à peu près inoccupé. Un de nos chars légers au débouché du village a cependant été mis hors de combat par une arme antichar, qui est aussitôt détruite. On passe la nuit sur place.

15 AVRIL 1945

Nous passons en soutien. Après une courte étape, nous arrivons à OBERKOLLWANGEN où nous passons la nuit. Une de nos patrouilles soutenue par un détachement de commandos est envoyée de nuit pour dégager la route de NEUWEILER.

16 AVRIL 1945

A 6h00 du matin nous démarrons. La progression en Forêt Noire est impressionnante. Nous roulons sur des sentiers entre les sapins. Dissimulés parmi les arbres nous voyons quelques baraques basses faites en béton ; elles ressemblent à des *blockhaus*. Les toitures sont plates et plantées d'arbustes pour les camoufler. Elles se confondent avec les arbres de la forêt... Les enceintes sont entourées de fils de fer barbelés. Pour plus de sûreté nous envoyons une section d'infanterie reconnaître les lieux. A l'intérieur des constructions nos camarades trouvent des valises ouvertes, des couvertures, des pièces d'uniformes, des caisses éventrées, des notes de service et des circulaires dispersées... Notre progression continue lentement, car nous croyons à une surprise toujours possible. De très bonne heure, nous occupons NEUWEILER faisant 40 prisonniers, tandis qu'une section de FFI sous nos ordres s'empare de GAUGENWALD. Poursuivant notre progression, nous occupons tour à tour ATLENSTEIG et SPIELBERG. C'est dans ce dernier village que nous soufflons un peu. Pendant que le 2^e peloton et une section de Légionnaires vont détruire par surprise trois canons anti-chars à EGENHAUSEN tuant de nombreux soldats ennemis et faisant encore 60 prisonniers. Notre progression reprend et le village de PFALZERAFENWEILER est occupé sans histoire. Nous avons parcouru 40 km au compteur. Nous passons la nuit au village de BEIHINGEN. Nuit très calme.

17 et 18 AVRIL 1945

Vers 10h00 du matin, notre sous-groupe occupe SHOPLOCK sur la route de STRASBOURG à



TUBINGEN. L'escadron est là au complet attendant l'ordre de départ. Non loin de là, le village en partie ruiné est calme. L'infanterie de son côté essaie de s'organiser section par section. Près de nous un cadavre ennemi finit de se décomposer dans une flaque d'eau gelée ; quelques fantassins s'amuse à le faire tourner comme une toupie en riant... Cruel sort pour ce soldat mort pour une cause déjà perdue..

L'ordre de départ arrive enfin, les moteurs se mettent à ronfler régulièrement. L'infanterie se forme en colonne à côté de nos *Sherman*. Lors de notre progression

nous tombons sur des véhicules blindés et des obusiers ennemis partiellement détruits ou sabordés.



La résistance est assez forte. En effet l'ennemi avait formé des groupes de civils dans le but de pour retarder notre progression. Cette levée en masse, appelée *Volkssturm*, était strictement contrôlée par les organismes issus du parti Nazi. Elle était formée d'hommes de 16 à 60 ans et plus, enrôlés par les milices locales. Armés de *panzerfaust*, ils avaient pour mission de nous retenir le plus longtemps possible afin que la *Wehrmacht* puissent se s'organiser plus efficacement au fur et à mesure de l'avance de nos troupes. Dans certains villages, ils se défendaient courageusement allant souvent jusqu'au sacrifice. Sur notre axe de progression ils abattaient des arbres et creusaient des fossés anti-chars à l'entrée de la plupart des villes et des villages.

Le soir venu nous allons reconnaître GRUMETSTETTEN où nous prenons contact avec le 8^e Régiment de Chasseurs d'Afrique venant de HORG. Nous-nous installons au complet dans SHOPLOCK où le 18 nous passons une journée de repos. Nous apprenons que la 1^{re} Division Blindée qui marche en parallèle avec nous, vient de dépasser la route en direction du Sud.

21 AVRIL 1945

Départ vers 6h30 du matin. Notre avant-garde aux ordres de notre lieutenant, épaulée par une section de la Légion et du Génie s'empare de ECHTERKINGEN. Dans la foulée nous sommes sérieusement accrochés. Un de nos chars est mis hors de combat par un *panzerfaust*. Nous poursuivons néanmoins notre progression et en peu de temps nous nous emparons de MOHRINGEN où nous faisons une quinzaine de prisonniers. Nous ramenons deux mortiers. Mais nous-nous nous heurtons bientôt à une forte concentration ennemie. Nos adversaires sont coriaces et résistent à tous nos assauts. Nous demandons une préparation concentrée d'artillerie sur leurs positions et celle-ci est immédiatement exécutée ; les tirs s'abattent avec une redoutable efficacité et l'ennemi pris de panique se disperse dans les bois voisins. Notre peloton renforcé par le 2^e peloton pénètre en force dans DEGERLOCK faubourg de STUTTGART, mais nous sommes rapidement stoppés par de formidables barricades solidement défendues.

La Légion a déjà des pertes. Mon ancien char le "LOUVIERS" est *bazooké* huit fois ; néanmoins sa chenille seule est touchée. Il pourra reprendre le combat le soir même. Très lent combat de rues. Vers 15h30, les barricades sont enlevées. Nous sommes rejoints par un autre sous-groupement. La descente vers STUTTGART se fait sans histoire. Nous-nous installons au centre même de la ville et envoyons des patrouilles pour faire la liaison avec les autres détachements. Nous passons une nuit calme après avoir compté nos prisonniers et pris livraison de nazis notoires et de membres de la Gestapo livrés par des prisonniers Français et par les Allemands eux-mêmes....



22 AVRIL 1945

Nous patrouillons dans les rues de STUTTGART dès l'aube avec détachement de la Légion. Dans l'après-midi nous recevons un nouvel de départ arrive. Nous devons rattraper la 1^{re} Division Blindée qui a foncé vers le sud. Notre trajet nous amène à DETTINGEN où nous passons la nuit. Les routes ne sont pas sûres et plusieurs prisonniers sont faits au cours de l'étape.

23 AVRIL 1945

Nous parcourons dans la journée une longue étape de 130 km qui nous conduit à BIETINGEN. Nous n'attaquons pratiquement

plus. L'ennemi semble se dérober : au moindre contact il s'évanouit dans la nature. Cette situation va-t-elle durer ? Nous ne sommes pas à l'abri d'une mauvaise surprise comme celle de cette attaque que nous avons menée il y a quelques jours avec la Légion sur un village ennemi. Lors de notre lente approche tout paraissait calme. Il semblait n'y avoir plus personne. Peut-être les habitants avaient-ils été évacués ? Un tir soudain d'arme automatique nous avait alors brutalement rappelé qu'il fallait être vigilant...

24 AVRIL 1945

Nous partons à 15h00 sur un itinéraire qui nous conduit à AULENDORF où nous nous installons avec une section d'infanterie de la légion et une section de commandos, tandis que d'autres vont occuper SIGMARINGENDORF et SHEER. Pendant ce temps le gros de la Légion et le 2^e peloton vont occuper RIEDLINGEN.



25 au 28 AVRIL 1945

Nous restons sur nos positions et passons trois jours bien tranquilles. Notre sous-groupe se porte ensuite à RAVENSBURG où nous trouvons le village libre de toute troupe ennemie.

29 AVRIL 1945

Nous-nous retrouvons à l'avant-garde avec le 2^e peloton et une section de F.F.I.. Notre progression reprend sur WANGEN, mais peu avant d'arriver à NEU-RAVENSBURG, nous sommes stoppés par des obstacles antichars. Un canon de 38 est capturé au cours de l'accrochage. Ne pouvant pas aller plus avant, notre lieutenant trouve un itinéraire par un chemin de terre direction la frontière Autrichienne que nous atteignons en peu de temps au pont de BURGSTALL, faisant en cours de route une trentaine de prisonniers et tuant quatre soldats ennemis. Nos chars de tête sont *bazookés* mais pas atteints. Nous passons une nuit très agitée au cours de laquelle plusieurs *panzerfaust* sont tirés sans succès sur nos Sherman.

Je repense à toutes ces batailles des mois précédents et cela me replonge dans l'angoisse et l'effroi. Je me souviens en particulier de cette journée sur le front des Vosges. Il neigeait, une bise glacée sifflait, l'âpre hiver fondait sur notre détachement. Devant nous s'étalait une plaine blanche, étincelante de givre. Nous devons la traverser au plus vite avant que l'ennemi nous repère dans le but de nous réfugier dans un bois face à nous. Autour de nos blindés, les hommes de l'infanterie marchaient péniblement, emmitoufflés dans leur passe-montagne. Nous formions une procession d'ombres sous un ciel noir et gris...

30 AVRIL 1945



Nous avons pour mission de nous emparer de BREGENZ. Nos avant-gardes ont un premier accrochage sans gravité. L'ennemi bien organisé résiste à la sortie du village de LOCHAU. Un de nos chars est *bazooké* et percé. Le chargeur est tué, le chef de char est blessé ainsi que l'aide-pilote. De nombreux snipers, des grenades et des mitrailleuses entrent en action causant de lourdes pertes à notre infanterie : Un de nos commandants et un de nos capitaines sont blessés et aussitôt évacués. Notre lieutenant remplace le capitaine à l'avant-garde. Les trois mitrailleuses de 20 qui nous donnaient tant de soucis sont détruites, ainsi qu'un canon de 88. Nous faisons une centaine de prisonniers. LOCHAU est prise, mais la route de

BREGENZ est barrée par des obstacles qui nécessitent beaucoup de matériel pour être supprimés. Nous passons la nuit à LOCHAU.

1er MAI 1945

BREGENZ est bombardée à partir de 6h00 du matin par notre artillerie et mitraillée par l'aviation américaine. De nombreux incendies se déclenchent dans la ville. Vers 14h00, le Génie déblaye les routes et nos chars pénètrent dans BREGENZ où les Légionnaires et les commandos commencent aussitôt le nettoyage de la ville. Notre sous-groupe s'installe dans la partie ouest de la ville sur le port même.

2 et 3 MAI 1945

Journées tranquilles dans BREGENZ.

4 MAI 1945

Dans la nuit du 3 au 4 Mai, notre escadron fait mouvement sur LUSTNAU. Contact cordial avec les soldats Suisses. Dans la soirée, nous nous installons à KOBLACH pour remplir une mission sur le pont. Tout l'escadron est rassemblé.

5 au 7 Mai 1945

Repos à KOBLACH où l'accueil de la population Autrichienne est très sympathique.



8 MAI 1945

Nous apprenons la fin de la guerre et la capitulation de l'ALLEMAGNE. Notre sous-groupe fait mouvement vers le nord et retourne en ALLEMAGNE à AHAUSEN où l'escadron s'installe. Nous apprenons que nos sous-groupements sont dissous. La Légion et le Génie rejoignent leurs bataillons.

Dernier chapitre : Notes personnelles et conclusion

ATTAQUE DES VILLES EN ALLEMAGNE

Je voudrais encore dire quelques mots sur ces diverses attaques que nous avons effectuées dans plusieurs grandes villes du pays de Bade et du Wurtemberg. Le plus souvent, aux abords de ces villes, nous étions arrêtés par des abattis nombreux et de tous genres.

La plupart des sections ennemies se battaient avec une énergie farouche, nous donnant le plus souvent du fil à retordre. Il fallait, à chaque fois, faire le forcing pour s'ouvrir un chemin parmi les rues transversales, nettoyer les nids de résistance formés par des positions fortement tenues. La plupart des voies étaient barrées par de petits blockhaus aménagés en profondeur. De nombreuses maisons étaient murées et les fenêtres transformées en meurtrières avec des sacs de sable. Tous les balcons étaient des nids de mitrailleuses et sur chaque toit des tireurs d'élite étaient postés. D'autres soldats défendaient les différentes caves avec des grenades.

Pour notre infanterie, chaque porte était une tentation, une envie de pénétrer afin de débusquer l'ennemi mais il fallait se méfier des mines antipersonnel qui explosaient au moindre contact d'un fil invisible relié à une décharge meurtrière.



Nos blindés étaient le plus souvent à l'avant-garde et frappaient les premiers coups sur les objectifs désignés; puis l'infanterie faisait le reste, à savoir nettoyer maison par maison, rue par rue, déblayer le terrain pour que les unités arrivant derrière puissent continuer leur progression sans surprise. Toutes forces réunies, sections d'assauts, blindés, nous nous battions en synergie totale.

Lorsque un peloton de chars arrivait sur son objectif et avait conquis une partie de la ville, d'autres par derrière arrivaient, nous dépassaient, tandis que les sections d'infanterie visitaient les immeubles des caves jusqu'aux greniers. Nous étions rassurés lorsque les sections de

légionnaires passaient : il ne restait personne derrière eux qui soit en mesure de jeter soit une grenade, soit de se servir d'une mitraillette...

Il y avait bien des fanatiques, des désespérés qui préféraient mourir pour leur Führer, plutôt que de se rendre. Nous avons eu des chars bazookés alors que nous étions persuadés de n'avoir rien laissé derrière nous. La plupart de ces hommes étaient planqués dans les égouts et attendaient que nous soyons passés pour nous tirer par derrière.

Chaque îlot de résistance était immédiatement détruit. Nous faisons feu sur chaque cheminée, sur chaque soupirail, sur chaque balcon barricadé; l'ennemi était fractionné en petites unités et n'avait pas de répit mais nous ne lui laissions pas le temps de se reformer.

Je me souviens d'une scène tragi-comique. Nous étions le char de tête et roulions prudemment vers le centre d'une ville, observant à droite et à gauche. Soudain, près d'une rue transversale, apparaît un soldat Allemand armé d'une mitraillette. Il est surpris par notre présence; nous lui faisons signe de lever les bras et de s'approcher. Sans hésiter, il exécute notre ordre. C'est notre premier prisonnier de la journée. Il s'avance, feignant de se rendre quand, arrivé à hauteur d'une autre rue transversale, il disparaît soudain, nous laissant sans voix... Nous sommes alors pris d'un immense fou rire. Il n'a pas dû aller bien loin car d'autres unités d'infanterie arrivaient par le travers.

ATTAQUE DE NOS BLINDES

Nos chars, malgré la faiblesse de leur blindage et l'infériorité de leurs armes par rapport à ceux de l'ennemi, firent leur devoir. Dans l'ensemble, jusqu'à ce que nous ayons vu les dégâts occasionnés par les chars ennemis sur les nôtres, nous avons cru être une division en supériorité. Jusqu'au jour où nous comprîmes notre erreur. Ce qui nous a fait tenir et nous a permis de remporter des batailles et de bouter l'ennemi hors de notre territoire, a été pour beaucoup notre force de vaincre. Nous avons



connu des moments bien difficiles mais jamais désespérés.



Je me souviens encore du jour où nous avons attaqué un objectif près d'un village quand, tout à coup, nous nous sommes trouvés nez à nez avec un camion ennemi qui montait lentement une côte. Il ne nous avait pas aperçu et poursuivait sa route sans se soucier. Nous étions derrière quelques mamelons et il ne pouvait nous apercevoir. Il s'avance encore un peu, aussitôt un ordre et une salve d'obus converge vers lui. Les coups font mouche. Il essaie de faire demi-tour mais il explose dans une gerbe d'étincelles. C'était un camion rempli d'obus. J'ai encore cette vision d'horreur du chauffeur affaîssi sur son volant en flammes, la tête arrachée par l'explosion. Un peu plus loin,

des véhicules de reconnaissance ennemis gisaient sur les bas-côtés avec leurs chenillettes détruites et, à côté, des chevaux morts qui avaient gonflé.

Quand nous approchâmes du village, d'autres visions de cauchemar nous attendaient, celles de vaches tuées, les pattes en l'air, de voitures criblées de balles, de caissons éventrés, de canons qui achevaient de brûler. De partout, ce n'étaient que cadavres ennemis couchés sur le sol. La plupart avaient été étre surpris par les bombardements qui avaient précédé notre attaque. Il faut avoir vécu cela pour comprendre combien la guerre est cruelle et inhumaine.

CONTRE-ATTAQUE ENNEMIE SUR UN VILLAGE TENU PAR NOS TROUPES

Les contre-attaques ennemies sur nos unités furent le plus souvent meurtrières mais jamais désespérées de notre côté. Sur le front d'Alsace, ces contre-attaques nous causèrent énormément de soucis, tant pour notre état-major que pour les troupes en ligne. Les contre-attaques furent un douloureux handicap pour notre escadron car, à un moment donné, nous il ne nous restait plus que 10 chars sur 17 au début de l'offensive. Nous avions bien des réserves à l'arrière, mais la plupart de ces chars n'arrivaient pas toujours à destination. Ayant le plus souvent combattu à un effectif inférieur à celui d'un escadron blindé, nous avons pourtant tenu le coup.

Je veux raconter une de ces grandes contre-attaques ennemies sur nos positions. C'était en Alsace où nous occupions un petit village. Chaque peloton avait sa place assignée tout autour, en prévision d'une attaque de l'ennemi. Vers la fin de la matinée, la patrouille de la Légion nous signale qu'une concentration adverse très importante s'opère lieu non loin de nous, et qu'elle est prête à contre-attaquer nos unités. Il paraît que l'ennemi a quelques chars et de nombreuses sections de fusiliers. Aussitôt, branle-bas de combat. Le temps de nous mettre en place, voilà que l'ennemi débouche de la lisière de la forêt, attaque et vient



tout droit sur nos défenses. Sans hésiter, nous ouvrons le feu et stoppons au sol l'infanterie. La plupart des hommes essaient de se terrer, comme ils peuvent derrière une butte de terre, d'un arbre. Les chars qui les accompagnent, s'aventurent à terrain découvert en décrivant quelques zigzags. Heureusement pour nous, ce ne sont pas des «TIGER», mais seulement des véhicules blindés moyens. Nous sommes en supériorité. Un duel d'artillerie se crée entre eux et nous. Nous avons le dessus. Ils n'insistent pas, se replient sans pousser plus loin leur offensive. Pendant cette contre-attaque, quelques armes anti-chars ennemies s'étaient approchées par un sentier en surplomb et avaient essayé de surprendre nos chars. Elles furent rapidement prises à partie par les légionnaires, et

détruites. Un moment d'accalmie puis, l'infanterie ennemie, qui s'était abritée, se ressaisit et tente par un débordement de s'infiltrer à travers les rues du village. Elle était déjà parvenue aux premières maisons quand elle fut refoulée par nos sections de la Légion. Panique dans les rangs adverses qui tentent de se replier mais sont bientôt décimés; des éléments plus audacieux veulent continuer vers l'avant mais sont à leur tour abattus. Des éclairs partent du bois en face, et se succèdent; en écho, trois fortes explosions. Des volutes de fumée stagnent à l'emplacement des impacts. L'ennemi vient remettre ça et essaie de déborder le village. De l'autre côté, on aperçoit des hommes qui se mettent à courir et très vite se jettent dans les fossés. Par un chantier arrive alors un char ennemi. Nous n'en croyons pas nos yeux. C'est un «TIGER», l'un des chars que nous redoutons le plus. Il s'avance,



appuyé par des fusiliers. Il progresse lentement et essaie de contourner une ruine, mais ses chenilles patinent en voulant faire marche arrière et glissent sur le sol enneigé. Le char s'immobilise. Un homme surgit de la tourelle et une rafale de mitrailleuse l'abat. Des silhouettes près du char s'agitent et prennent fuite. Les légionnaires collés au sol tirent; des hommes tombent. Nos chars font mouvement et surprennent le «TIGER» par l'arrière. Aussitôt, une pluie d'obus perforants s'abat sur lui. En peu de temps, le char ressemble à une écumoire et saute avec toutes ses munitions. C'est la première fois que nous détruisons un «TIGER» ! L'émotion est grande parmi nous...

Ce jour-là, l'ennemi a renoncé à nous reprendre le village. Dans les rangs de notre infanterie, il y a énormément de pertes. Un de nos chars a été touché, mais son équipage est indemne!

ATTAQUE DE NOS BLINDES AU DEBUT D'UN APRES MIDI

Un après-midi, après avoir déjeuné sur le puce, nous reçûmes l'ordre de nous préparer à attaquer les positions ennemies. Comme c'était le plus souvent à l'aube que nous le faisons, nous étions surpris. Peut-être que l'ennemi avait montré les signes d'une contre-attaque? Le temps de réfléchir nous étions déjà en route, droit vers notre objectif peu après un tir d'artillerie. Nos blindés, scindés en trois colonnes, progressent par un mouvement débordant. Chaque chemin et sentier de terre battue sont utilisés.

De petits postes ennemis que nous avons négligé tirent dans notre direction et l'infanterie en fait déjà les frais. Par différents mouvements, nous essayons de nous protéger, évitant de nous mettre en contact direct. Nous laissons le soin à notre infanterie de faire le travail. Un mortier ennemi tire jusqu'à épuisement de ses munitions, et le servent lève aussitôt les bras en l'air et se rend.

Nous ne pouvons pas soutenir notre infanterie qui est imbriquée dans les positions adverses. Tronçonnée, désarticulée, une compagnie de fusiliers Allemande est mise hors de combat. Seuls quelques petits groupes isolés essaient de résister mais ces éléments épars, privés de toute liaison, ne présentent plus aucune cohésion.

Notre brèche s'élargit, le front craque, les ultimes résistances succombent une à une. Vers 15h00, au détour d'un sentier, nous entendons un grand bruit au détour d'un sentier : trois véhicules blindés ennemis apparaissent. Nous manoeuvrons et les encerclons. Se voyant entourés, ils stoppent. Nous leur donnons l'ordre de se rendre. Les équipages refusent; quelques tirs sur leurs engins les persuadent du contraire. Un grand gaillard en uniforme noir brandit alors un chiffon blanc, sort de sa tourelle et se rend. Tous sont faits prisonniers. Partout notre intervention est décisive. Nous sommes restés jusqu'à la tombée de la nuit puis nous rentrons à notre base de départ pour y passer la nuit.

AUTRE ATTAQUE DE NOS BLINDES AVEC POUR SOUTIEN LA LEGION ETRANGERE

Le soutien des sections d'infanterie de la Légion a été nous des plus précieux, et déterminant. Nous savions que nous pouvions compter sur leur dévouement, sur leur courage et que nos camarades légionnaires se feraient plutôt hacher sur place que de nous laisser en désarroi en plein champ de bataille. Sans ces hommes, il y a des moments où nous n'aurions pas pu venir à bout de l'ennemi. Hommes de valeur, de discipline, d'un courage exemplaire, menant de main de maître des combats parfois supérieurs à ceux de l'ennemi. Ils ont toujours mené à bien chaque combat et attaqué sans cesse malgré les lourdes pertes qu'ils ont subies.

Un matin, nous devons attaquer un village ennemi en pleine Forêt Noire, dans le pays de Wurtemberg. Pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi, nous avançons prudemment bien sûr, mais il était impossible d'atténuer durablement le tintamarre produit notre escadron en marche...

Dès l'approche du village qu'on devinait à peine à travers les arbres, un bruit de moteur nous annonce que nous sommes repérés. Aussitôt, les sections d'infanterie de la Légion se déploient, chaque section se plaçant sur les divers sentiers. Soudain, une brève fusillade se déclenche, nous annonçant que quelques-uns de nos éléments sont déjà en contact avec l'ennemi. Un ordre est donné, les moteurs rugissent et nos chars foncent à travers champs, franchissant les clôtures, les petits fossés et les ruisseaux. Nous attaquons. Chaque peloton a sa tâche bien définie. Un de nos «SHERMAN» a



1^{er} Régiment de Cuirassiers
Le Bourg 63490-Saint-Jean-en Val

ses chenilles brisées par une arme anti-char, tandis qu'un second est atteint par un obus de 88 mais sans gravité. Un autre de nos engins règle son compte à l'arme antichar. Couvert par ses mitrailleuses, l'ennemi essaie de déborder nos points d'appui mais est stoppé dans son élan par la Légion. Celle-ci progresse par bonds successifs et met hors de combat trois nids de mitrailleuses. La réaction de l'ennemi est contenue. Nos hommes sont terriblement fatigués et l'ennemi donne des signes d'essoufflement, c'est



ce dont profitent les sections de la Légion qui, en peu de temps, vont bouter l'ennemi hors du village.

PROGRESSION DE NUIT EN FORET

Combattre en plein jour, c'est déjà être rempli d'angoisse, mais combattre en pleine nuit, c'était notre cauchemar car nous ne pouvions attaquer qu'à volet ouvert; le périscopes n'était pas assez suffisant pour une bonne visibilité. Dans la forêt lugubre, nous avions l'impression d'être constamment entourés de milliers de fantômes. Chaque arbre, chaque buisson ressemblait à un ennemi, chaque levée de terre à un canon antichar et un gros paquet d'arbres bien resserrés à un char ennemi. De temps en temps, on entendait des brèves explosions, puis c'était le silence. Chaque arbre, chaque buisson était à la fois une protection mais aussi un danger. On aurait dit qu'à nos yeux, tout cela se transformait en ces choses mouvantes qui devenaient autant de cibles à détruire.

Pour les légionnaires qui étaient notre soutien d'infanterie, c'était aussi l'angoisse. Parfois, une fusée verte ou blanche s'élevait, trouant un court instant l'obscurité. Les hommes, transis de froid, marchaient, les armes tenues par des mains nerveuses. Ils avaient soif. Le froid transperçait leur chandail. Seul le contact avec l'ennemi aidait à les maintenir en éveil.

La menace d'infiltration d'éléments adverses était constante. Nos blindés et notre infanterie progressaient sur des sentiers à peine tracés, étroits et sinueux, coupés de chaque côté de bois profonds. Nous avions interdiction d'utiliser nos postes radios.

Un matin, alors que commençait à poindre l'aurore, nous sortîmes enfin de ce cauchemar pour prendre position non loin d'une route. Tout près d'une ruine, il y avait une trentaine de soldats ennemis qui, stupéfiés de nous voir arriver de cette direction, n'ont eu qu'à lever les bras en l'air pour se rendre. C'était un groupe isolé, cherchant en vain son unité.



Malgré la timide clarté de l'aube, on sentait qu'une activité fébrile était en train de se manifester. Les légionnaires casqués aux jugulaires attendent près de nos chars. La plupart essaient de se réchauffer en fumant une cigarette. Derrière nous, la forêt toujours lourde de mystères. Nous attendons l'ordre de progresser vers l'avant. Chaque équipage, assoupi dans son char, cherche un bref repos. Dans le lointain, on entend par intermittence des bruits suspects de moteur. Des lueurs de départ de fusées d'artillerie, des grondements sourds prennent un aspect lugubre, tragique, inquiétant... Soudain, l'artillerie ennemie se déclenche, des salves battent par intervalle, les chemins, les routes, les sentiers. L'infanterie essaie de se protéger derrière, voire même sous nos chars!

Allons-nous bientôt attaquer? Ou bien faut-il attendre la fin de ce déluge de feu? On nous a souvent parlé de cette fameuse artillerie ennemie. Beaucoup de nos hommes ont en effet entendu leur père rapporter les effets terrifiants des tirs de barrage sur leurs unités enfouies dans les tranchées lors de la première guerre mondiale en 1914-1918... Le hurlement des obus déchire l'air avant qu'ils viennent s'écraser au sol. Pour l'infanterie, abris et trous paraissent frêles, comparés à cette frappe géante qui tord les arbres, laboure la terre enneigée, fouille les bosquets, les sous-bois, et qui au fur et à mesure, s'allonge, recule, s'éloigne, s'estompe et exaspérant ainsi la tension nerveuse qui précède toujours la première rencontre avec l'ennemi.

Enfin, nous recevons l'ordre de départ. Les troupes se mettent en marche, les fantômes des légionnaires se meuvent dans la brume. Ils parlent fort en cherchant un chemin. Ils ont l'impression de s'encourager mutuellement. Les légionnaires se jettent hors des taillis, bondissent, s'agrippent aux aspérités du sol.

Comment se mettre à l'abri des bosquets tous proches? En face, la forêt résonne d'un nouveau son. Ce n'est plus que le déchirement sourd des explosions de projectiles, mais bien le crépitement sec des armes automatiques, tandis que nos canons de 75 portent loin en avant.

Les sections d'infanterie commencent par s'infiltrer en tirailleurs entre les sections ennemies parfaitement camouflées. Il y a des risques que le terrain devant nous soit miné.

Malgré le froid, une puanteur atroce monte d'un champ à proximité, survolé par une immense nuée de mouches bourdonnantes. Le spectacle est horrible. De nombreux cadavres sont allongés sur le terrain...



OPERATION DE LA 5^e DIVISION BLINDEE EN ALSACE

Notre campagne d'Alsace s'est achevée le 9 février 1945. A cette victoire sur l'ennemi, toutes nos unités de la 1^{ère} armée française ont contribué, chacune



avec ses qualités propres, avec une ardeur exceptionnelle malgré les fatigues endurées et avec un absolu mépris du danger et de la souffrance physique. Cette armée s'est battue contre un ennemi décidé à tout tenter pour anéantir notre tête de pont au-delà de l'III et du canal de Colmar. C'est par une manœuvre d'un développement audacieux que nous avons délivré Colmar et lancé au sud de cette ville la libération de la plaine d'Alsace.

Pour en arriver là, nos troupes ont dû vaincre de très grandes difficultés. Nos opérations ont dû débuter par de nombreux franchissements en vive force des lignes ennemies, traverser de nombreuses forêts et des terrains enneigés ou inondés. Nous avons dû subir une température exceptionnellement basse (-20°C) ainsi qu'un sol durci par le gel et recouvert de 30 cm de neige. Puis quand vint le dégel, ce furent les routes qui furent transformées en bourbiers et la plaine d'Alsace en marécages. Nos chars s'enlisaient en sortant des routes, et les fantassins s'enfonçaient jusqu'aux genoux dans la neige fondante.

Cette campagne d'Alsace a été particulièrement glorieuse. Certes, nos pertes ont été lourdes, mais malgré nos souffrances, nos fatigues, nos sacrifices, le rêve que nous avions fait tous ensemble, celui de rendre la liberté à l'Alsace, s'était enfin réalisé. Quelle joie nous avons partagé d'entendre exploser la ferveur patriotique et de voir jaillir, comme de véritables bouquets, le drapeau de la France sur toutes les fenêtres des villes et villages Alsaciens!

CONCLUSION

Combien de morts, combien d'estropiés, combien d'hommes aux mains, aux pieds gelés le peuple Allemand devait-il pleurer maintenant ? Quel sort effroyable l'attendait-il encore ? Espérait-il un miracle de dernière heure ? N'aurait-il pas dû arrêter ce cauchemar avant de faire mourir autant d'hommes ? Combien sont tombés pour cette cause perdue ? Combien sont morts de froid, hachés par la mitraille pour qu'en définitive tout sombre dans le chaos ?

C'en était fait de sa supériorité acquise et maintenue pendant une douzaine d'années. Comment des groupes d'armées avaient-ils subi une telle catastrophe en moins de huit mois de bataille ? L'aviation alliée avait paralysé toutes leurs contre-attaques, les principales forces blindées avaient été écrasées et les divisions d'infanterie décimées.

Pour nous c'était enfin la victoire, la fin d'un grand péril. Cette victoire est due en grande partie à notre hardiesse, notre sang-froid, notre volonté de chasser définitivement l'ennemi hors de notre territoire. Par notre glorieuse offensive, nous avons sans cesse combattu, exploitant nos succès afin d'acculer l'ennemi à la défaite définitive. Le vent de la victoire a enfin soufflé. Nous étions tous ensemble, escadrons, compagnies, sous le mêmes calots multicolores et tous les hommes se confondaient sous le même blouson de combat.



C'est cette 1^{ère} armée Française qui a contribué à la libération du pays. Ce sont nos Divisions blindées formées en Afrique qui ont libéré l'Alsace, atteint le Rhin de vive force en tête des forces alliées, qui sont allées conquérir la majeure partie du WURTEMBERG et du pays de BADE, qui ont atteint le TYROL et ont anéanti deux armées ennemies. Chemin faisant elles ont absorbé dans leur sein des unités Africaines et des formations de la résistance sorties des maquis. Cette armée formée en Afrique, détenait entre ses mains le destin de la France. C'est cette 1^{ère} armée française qui a fait sauter la ligne Siegfried, réussi l'historique la trouée de PFORZHEIM, conquis KARLSRUHE, disloqué le front de la FORÊT NOIRE, occupé ULM et percé les dernières défenses ennemies en s'emparant de STUTTGART après avoir fait 200 000 prisonniers, capturé 34 généraux, 200 chars et 500 canons ennemis.

Notre victoire venait de s'achever sur une fantastique chevauchée. Nos drapeaux flottaient au cœur de l'Allemagne et de l'Autriche. En nous souvenant de tous nos morts, européens et français originaires d'Afrique du nord, ayons encore une pensée pour nos tirailleurs sénégalais, pour nos marocains, nos algériens, nos tunisiens, tous ceux d'outre-mer profondément liés à la France. Nous étions unis pour le même combat. Beaucoup reposent maintenant un peu oubliés dans les divers cimetières de notre pays, surtout dans les terres les plus meurtrières de notre offensive en Alsace.

Nous n'oublierons jamais ces combats qu'ils ont livrés pour la liberté. Cette fierté de la France dont ils étaient imprégnés et qu'ils ont légué aux nouvelles générations. Tous ces français métropolitains et soldats d'Afrique du nord ont payé un lourd tribut à l'autel de la patrie. Beaucoup d'entre eux ont été meurtris dans leur chair. Nombreux sont ceux qui n'ont plus revu leur chaud soleil d'Afrique. Tous ensemble nous n'avions qu'un seul but mener une guerre sans merci à l'ennemi. Nous sommes de ceux qui savent le prix qu'il a fallu payer pour mettre fin à ce terrible cauchemar. Nous nous souviendrons toujours des âpres et durs combats que nous avons dû mener dans la neige et le froid, de ces nuits sans sommeil, de ces longs jours sous le ciel noir avec pour tout horizon le piège des bois obscurs, de nos chers camarades disparus dans des combats atroces sans merci.

Peu à peu, les années défilent, chaque jour, chaque mois, chaque année s'estompe dans les affres du passé. Lequel d'entre-nous ancien combattant de cette 1^{ère} armée française, ne se souviendra pas de ce que nous avons vécu ? Le temps s'enfuit, il ne nous reste plus que le souvenir !

FIN



Bulletin de liaison N° 45 - juillet 2020

Publication de l'Amicale des Anciens et Amis du 1^{er} Régiment de Cuirassiers
Déclarée le 6 juillet 1999 (Loi de 1901), Siège social : Le Bourg 63490 Saint Jean en Val

Directeur de la publication : Lieutenant-colonel (e.r.) Rey, Président de l'Amicale

Rédaction et composition : Lieutenant (H) Baron, Secrétaire général de l'Amicale

> site internet : www.ami1rc.org

